

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-TREIZIEME NUMERO

JUIN 1914



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue LaGauchetière Est

1914

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

CH

L'étai
seau
mon
il connut
journée et
trer une f

(1) Voir

AFRIQUE

CROQUIS BLANCS

AU PAYS ABYSSIN ⁽¹⁾

PAR M. J. BAETEMAN,

Lazariste, missionnaire en Abyssinie

(SUITE ET FIN)

Il était 11 heures. J'avais hâte d'arriver à un petit ruisseau qui se trouve à une heure de là, lorsqu'un ami de mon guide, habitant le pays, vint nous saluer. Quand il connut le motif de notre visite, il nous invita à passer la journée et la nuit chez lui, nous promettant de nous montrer une foule d'inscriptions, car presque tous les rochers

(1) Voir le numéro précédent.

du pays en recèlent. C'était bien tentant, mais je devais arriver à Alitiéna le soir même.

Je me contentai d'aller, avec ce nouveau guide, voir quelques-unes des principales inscriptions qui se trouvaient sur notre route. Quelques-unes avaient un centimètre de profondeur. Il y en avait sur tous les rochers, aux alentours. Ce qui dominait, c'étaient des croix, les unes grecques, les autres latines, mais toutes de la même époque.

Enfin, à la nuit tombante, après 14 heures de mulet, j'arrivai à Alitiéna, rompu, mais content.

20 *Visite à Météra et à Baréknaa*

Ces trois montagnes, Tesné, Baréknaa et Météra, qui toutes renferment les ossements des " Saints Endormis " forment une ligne presque droite remontant vers le nord. De l'église des Dominicains, au mont Tesné, il n'y a guère que 3 heures de marche; de Tesné à Baréknaa, 2 heures; de Baréknaa à Météra, 3 heures. Ces deux montagnes sont dans l'Erythrée.

Si l'on interroge les traditions locales, voici ce qu'on apprend.

Autrefois des gens venus d'Europe s'étaient installés dans ces parages. Par suite d'un malentendu avec les indigènes, ils durent se cacher dans les cavernes des montagnes. Chaque nuit, quelques-uns d'entre eux, poussés par la faim, venaient près d'un petit torrent appelé: " Rouba Manna " (le torrent de la manne) et y cueillaient de l'herbe qu'ils mangeaient. Les habitants, s'en étant aperçus, en

tuèrent
dirent
dans les
Voilà
pas la c
Des g
catacom
étendus
mort les
dormir.
faisait de
sière. O
tre eux q
Tout e
Sur ces
vre; au h
mon supé
J'en prof
pour dem
d'aller vis
quête et p
des deux v
mettre abs
Lorsque
à visiter, l
accueillis l
des. Nus l
calade, la
souliers de
glisser dan
soutenait.

tuèrent plusieurs, et les autres, restés dans leurs antres, dirent alors : “ Endormons-nous ”, et ils s’enroulèrent dans leur toge en attendant la mort.

Voilà ce que dit la tradition ; mais ce récit ne supporte pas la critique.

Des gens mieux renseignés, dont plusieurs ont visité ces catacombes, m’ont raconté que les cadavres étaient restés étendus les uns à côté des autres, dans les cavernes où la mort les avait fauchés, comme ceux des gens qui semblent dormir. Leur toile même était restée intacte ; mais il suffisait de la toucher du doigt pour la faire tomber en poussière. On reconnaissait même à certains signes celui d’entre eux qui devait être leur chef.

Tout cela piquait vivement ma curiosité.

Sur ces entrefaites je reçus la visite de ma Soeur la Fièvre ; au bout d’un mois elle m’avait tellement épuisé, que mon supérieur m’emmena à Adi-Caïé consulter le médecin. J’en profitai, au retour, après une bonne cure de 18 jours, pour demander au commissaire d’Adi-Caïé l’autorisation d’aller visiter ces deux montagnes. Il acquiesça à ma requête et poussa la gracieuseté jusqu’à téléphoner au chef des deux villages près desquels ces monts se trouvent, de se mettre absolument à notre disposition.

Lorsque nous arrivâmes près de Météra, le premier mont à visiter, nous fûmes, grâce à cette recommandation, bien accueillis par le chef. Il s’était muni de bâtons et de cordes. Nus partîmes avec lui. Après quelques instants d’escalade, la montée devint ardue ; il nous fallut mettre nos souliers de côté, et suivre un sentier d’où nous risquions de glisser dans les précipices. Mais un robuste gaillard nous soutenait.

Nous pûmes, ainsi arriver à moitié chemin du sommet de la montagne. Déjà nous apercevions, dans les anfractuosités, des crânes, des tibias, des squelettes; mais on nous avertit que ces ossements n'étaient pas les reliques des martyrs, car à une certaine époque les gens du pays avaient enterré leurs morts dans ces rochers.

Un peu plus loin, le chemin devenant plus facile, nous mîmes nos souliers et allâmes à la découverte. Nous arrivâmes bientôt en un endroit où les ossements se rencontraient dans tous les coins et recoins. Mais, le chef, qui nous conduisait, nous défendit formellement d'y toucher : " Ce serait, disait-il, un acte d'irrégion qui attirerait un malheur sur le pays. "

Je le laissai monter plus haut en compagnie de M. le supérieur, et m'approchant d'un rocher, je découvris cinq têtes, quelques tibias et fémurs. Je les regardai longuement. Il aurait fallu être médecin pour tirer de leur inspection quelques probabilités historiques. Je n'étais pas en mesure de le faire.

Je me hâtai de rejoindre mes compagnons. Ils étaient arrivés en face d'une petite église (il y en a deux dans cet amas de rochers); mais le chemin qui y accédait était tellement abrupt que je n'osai m'y aventurer.

• • •

M'adressant alors au chef qui nous conduisait, je lui demandai si nous ne pouvions pas voir autre chose.

" Oui, me répondit-il, il y a, près d'ici, dans les flancs

d'un pa
d'osseme
laisser a
tenu par
somm
peur de
Je com
mes os p
me senta
nombre c

Nous
car un fe
Le che
l'hydrom
faire égo
leureuse s

A midi,
étions par
en route
Le chef
de l'hydro
glise, au-d
l'on puisse
mais là en
corde. Un
Nous arr

d'un pan de rocher qui est à pic, plusieurs galeries pleines d'ossements. Mais, pour y descendre, il va falloir vous laisser attacher à une corde et vous descendrez ainsi, soutenu par nous au-dessus de l'abîme. Si vous le voulez, nous sommes à votre disposition. Mais il faut pour cela n'avoir peur de rien, car vous comprenez que si la corde casse!....”

Je comprenais, oui! et je crus prudent de ne pas exposer mes os pour le seul plaisir d'aller voir d'autres os. Je ne me sentais pas, en ce moment, la vocation d'ailer grossir le nombre des “ Saints Endormis! ”

Nous redescendîmes donc avec d'infinies précautions, car un faux pas pouvait nous coûter la vie.

Le chef nous conduisit chez lui, nous offrit du lait, de l'hydromel et du café. Il allait même en notre honneur faire égorger un mouton, quand notre intervention charitable sauva la vie à ce dernier.

* * *

A midi, nous étions de retour au petit village d'où nous étions partis le matin, et à deux heures nous nous mettions en route pour visiter Bareknaa.

Le chef de ce pays nous reçut avec courtoisie, nous offrit de l'hydromel, du vin, du cognac, et nous conduisit à l'église, au-dessus de laquelle se trouve la seule galerie que l'on puisse voir facilement. Il y en a beaucoup d'autres; mais là encore, il aurait fallu descendre au moyen d'une corde. Un prêtre schismatique nous accompagnait.

Nous arrivâmes dans un bois, où un ruisseau entretenait

une fraîcheur délicieuse. Après quelques détours, nous étions en face de la petite église bâtie tout entière dans une caverne. Seule, la façade couverte de peintures fait saillie en dehors.

Sur la gauche, à l'intérieur, de l'église, un escalier conduit en face d'un petit trou au travers duquel l'oeil plonge dans une immense galerie.

On y voit une longue suite de corps, allongés les uns à côté des autres et par-ci par-là, quelques ossements épars. La plupart de ces corps sont recouverts d'une espèce de chiffon que l'humidité et les ans ont rendu absolument noir. C'est tout ce que l'on peut apercevoir.

Pour y pénétrer, il aurait fallu démolir le mur; nous n'en avons pas le temps. J'aurais bien voulu, braquant mon objectif par ce petit trou de 14 cent. carrés environ, lancer à l'intérieur un éclair de magnésium, et photographier au moins un coin de la galerie. Mais, aux yeux des schismatiques, ç'eût été une profanation sans nom!

En face de cette vaste nécropole où gisent et dorment les " Saint Endormis ", je pensais malgré moi aux catacombes de Rome. Je ne pouvais m'empêcher de trouver bien des termes de comparaison. Celles de Rome furent un berceau; celles-ci, hélas!! n'ont été que des tombes. Qui nous dira les scènes poignantes et sublimes qui se passèrent sous ces sombres arceaux? Car, on ne peut en douter, ce sont bien là des reliques de martyrs!

Interrogeant alors le prêtre schismatique qui nous accompagnait, nous lui demandâmes s'il n'avait aucun détail précis, aucun signe, qui pût nous être utile en nous démontrant explicitement où eut lieu ce gigantesque ensevelissement.

Il n
" Saint
ques-un
part éta
croix re
conservé
savoir.
Sans
tout cela
de tant
nées de
sorption
Et cor
glise bâti
rent, l'hi
rurent d
leurs fidé
en présen
aujourd'h
Saints ?

" — Pè
disciples
Et celui
" — Me
Pauvre
sécutions!
qu'elle a v

Il nous répondit que, d'après l'opinion commune, ces " Saints Endormis " étaient au nombre de 4,000; quelques-uns d'entre eux étaient venus d'Europe; mais la plupart étaient enfants du pays. Il nous montra ensuite une croix retrouvée au milieu des cadavres et précieusement conservée dans l'église. C'est tout ce que nous avons pu savoir.

Sans doute, une critique rigoureuse ne trouverait pas en tout cela de quoi former une conviction. Mais la présence de tant de cadavres, les traditions populaires et les données de l'histoire, tout cela réuni forme une série de présomptions équivalant, ce me semble, à une quasi certitude.

Et comme ces ossements se trouvent rapprochés de l'église bâtie dans le Golé-Mékada par les Dominicains qui furent, l'histoire nous l'apprend, persécutés, chassés et moururent de faim dans des cavernes avec grand nombre de leurs fidèles, comment n'en pas conclure que nous sommes en présence de ces " Saints Endormis " que tout le pays, aujourd'hui schismatique, vénère et honore comme des Saints ?

• • •

" — Père, que nous souhaitez-vous ? " demandaient les disciples de saint Ignace à leur illustre fondateur mourant.

Et celui-ci de leur répondre :

" — Mes enfants, je vous souhaite des persécutions ! "

Pauvre Eglise d'Abyssinie ! elle en a vu passer des persécutions ! C'est au milieu des persécutions qu'elle est née, qu'elle a vécu ! Aujourd'hui même si ce n'est pas la persé-

cution sanglante, c'en est une autre plus méchante encore, car elle ferme la bouche à ceux qui voudraient parler et enchaîne ceux qui voudraient marcher. Malgré tout, confiants dans l'avenir, nous continuons notre oeuvre en silence. Tant de sang a été versé sur cette pauvre terre que tant de saints ont cultivée avec amour ! Elle a été arrosée de tant de sueurs et de larmes, que Dieu ne peut pas ne pas en tenir compte, et du haut du ciel il prépare la résurrection.

XV.— CÉRÉMONIES FUNÈRES À L'OCCASION DE LA MORT
D'UN CHEF

En Abyssinie, le culte des morts est vivace. On multiplie les cérémonies pour les arracher à l'oubli, où hélas ! ils ne tombent que trop souvent. On ne comprendrait pas ici la phrase de Lamennais : " Il y a des hommes qui prennent de la poussière des morts et la jettent contre le ciel en disant " Tu ne nous as donné que cela ; nous te le rendons ! " Puis ils s'assient, sourient amèrement et l'on n'entend plus que le temps qui passe. " En Abyssinie, on donne au défunt un long tribut de larmes, un concert de sanglots, des cérémonies publiques où sa mémoire revit et des cérémonies liturgiques où l'on prie pour son âme.

En Europe, quand la dernière pelletée de terre a été jetée sur la tombe, quand on a serré la main aux parents en larmes, tout semble fini ; l'inexorable oubli vient vite planer sur les tombes, où les fleurs ne tardent pas à se faner.

Ici, de
vent de
des cons
de la far
indispen
que l'on
Penda
Trois jou
Un mc
les lame
fait la g
prêtres s'
défunt er
messes, et
command

Quand
particuliè
quelle, au
traordinai
un office f
Je vais
j'ai assisté
Le Ras
l'Enderia,
été précieu
au momer

Ici, dès le soir des funérailles, les parents, les amis, arrivent de tous les coins du pays, apportant avec leur douleur des consolations et aussi des vivres pour subvenir aux besoins de la famille en deuil. C'est là une visite sacrée, tellement indispensable que l'omettre constitue une marque de haine que l'on n'oubliera plus.

Pendant quinze jours donc, on vient consoler les parents. Trois jours après la mort, surtout, l'affluence est considérable,

Un mois après, nouvelle visite, nouveaux pleurs, nouvelles lamentations. Enfin, un an après le jour du décès, on fait la grande cérémonie du *teskar* (fête du souvenir). Les prêtres s'y rendent et, après le repas, prient pour l'âme du défunt en union avec tous les invités. On fait aussi dire des messes, et on s'adresse aux moines, aux prêtres pour leur commander des prières.

• • •

Quand il s'agit d'un chef, il y a de plus une cérémonie particulière qu'on appelle : *guéfihi* (assemblée) et dans laquelle, au milieu d'une grande plaine, avec un concours extraordinaire de peuple et de soldats, on fait au défunt comme un office funèbre.

Je vais essayer de vous décrire un de ces *guéfihis* auquel j'ai assisté,

Le Ras Sebeath avait marié une de ses filles à un chef de l'Enderia, le Dedjaz Abérrah, dont les secours lui avaient été précieux à la bataille Korém. Mais un an après le mariage au moment où l'épouse se disposait à partir pour se fixer

définitivement auprès de son mari, on apprit qu'il était mort.

La cérémonie du *guéfihi* s'imposait. Je m'y rendis avec M. le Supérieur et un autre confrère.

Dans la grande plaine qui conduit à la ville, on voyait partout des groupes se former (les hommes d'un côté, les femmes de l'autre). C'étaient les habitants d'un même village qui se réunissaient pour arriver tous ensemble. Cent mètres environ avant de parvenir au lieu du *guéfihi*, chacun arrange ses habits. les sanglots commencent à se briser dans les gorges. Les hommes empoignent un pan de leur toge, pour se frotter les tempes avec une frénésie qui ira jusqu'à arracher la peau. Les femmes en font autant, mais elles sont plus emportées encore : la peau de leurs tempes ne tarde pas à s'écorcher, le sang coule : elles ramassent de la poussière et la répandent sur leur chevelure, qui parfois, elle aussi, est arrachée dans un accès de désespoir. Elles chantent ensemble un refrain court et lugubre. Divisées en deux chœurs, elles s'en renvoient avec frénésie les notes discordantes.

Chapeau bas, nous nous avançons jusqu'au tapis sur lequel le Ras est assis, au milieu des chefs qui composent sa cour. Il nous fait signe de la main de nous asseoir à ses côtés. Et alors, la cérémonie commence, car tout le monde est arrivé.

Au milieu du grand cercle formé par les soldats debout et en armes, se dresse une grande tente. Sous cette tente est un banc recouvert de tentures écarlates ; au besoin, on y apporte quelques tableaux faits par des artistes du pays et représentant les prouesses du chef.

Derrière
recouvert
rasés, se li
unes, tour
pour l'em
Autour
de leurs oi
main ; deu
dant toute
A notre
devant cha
fait parler
qui ouvren
Dans le
cortège, en
eurs de fût
et conduits
soldats por
portant son
toile rouge
ce, douze es
leurs instru
qui, eux aus
deux fils d
sur l'épaule.
Tout ce m
défilé.
Au signal
flûtes comm
pleurent et l

Derrière cette espèce de catafalque abyssin, la veuve, recouverte d'habits de deuil, affreusement sales, les cheveux rasés, se lamente au milieu de ses suivantes, dont quelques-unes, tour à tour, prennent leur maîtresse dans leurs bras pour l'empêcher de tomber.

Autour de la tente sont accroupis les prêtres recouverts de leurs ornements multicolores, ayant tous leur croix à la main ; deux diacres font tourner un grand parapluie pendant toute la durée de la cérémonie.

À notre gauche, douze tambourins sont posés sur le sol : devant chacun deux un homme armé d'un petit marteau les fait parler en cadence, pour accompagner les grandes flûtes qui ouvrent la marche du cortège.

Dans le grand espace libre resté autour de la tente, un cortège, en effet, s'est formé. Viennent d'abord quatre joueurs de flûte, ensuite deux mulets, richement caparaçonnés et conduits à la main par deux soldats. Suivent trois autres soldats porteurs des trois fusils du chef, et un quatrième portant son bouclier. Bouclier et fusils sont recouverts d'une toile rouge en signe de deuil. Suivent les femmes de service, douze esclaves nègres, portant sur leur dos ou sur leur tête leurs instruments de cuisine, corbeilles, plats, cruches, etc., qui, eux aussi, sont recouverts d'une toile rouge. Puis les deux fils du Ras représentant leur père, 62 soldats le fusil sur l'épaule.

Tout ce monde, sur une seule ligne, forme un beau petit défilé.

Au signal donné par le Ras, les tambours battent, les flûtes commencent leur mélancolique refrain, les hommes pleurent et le cortège s'avance.

Quand il a parcouru la moitié du grand cercle, un maître des cérémonies qui reste au milieu, une baguette à la main, fait un signe ; tout le monde s'arrête, les flûtes et les tambours cessent leur chant, et les sanglots rentrent dans les gorges. Et ce répit n'est pas un mal, car, à force de pleurer, de gémir, de crier, de hurler, arrive un moment où les yeux sont à sec et les voix fatiguées.

Alors un homme ou une femme se lève et célèbre en bouts rimés l'éloge du défunt. Sur une mélodie monotone et plaintive se déroule un chant élégiaque, où parfois étincelle un mot heureux, une idée forte sinon sublime. Cette poésie n'est qu'une prose mal rimée ; et les rimes d'une extrême pauvreté se réduisent à l'assonance de la dernière lettre des vers. Ces chants sont forcément monotones, parce qu'ils sont monorimes ; la plupart du temps, ils ne contiennent que des comparaisons banales, où l'on ressent le goût un peu simpliste et terre à terre des poèmes improvisés. Ils me plaisent cependant, car ils sont naïfs et simples, et permettent de prendre sur le vif le véritable tour d'esprit et l'état d'âme d'un peuple. Lorsqu'arrive un vers plus pathétique que les autres, un mot qui remue la cendre de souvenirs chers au pays, une pensée plus prenante, les cris éclatent, les larmes débordent, et l'on voit les hommes eux-mêmes pousser des murmures approbateurs ou des sanglots retentir rauques comme un glas !

Je me rappelle, en particulier, avoir entendu ce jour-là une élogie que je ne compris guère, mais qui m'émut profondément. Je ne voyais pas la chanteuse ; mais sa voix était

fine, de
prière
pelait
cathédra
argenti
(car s'es
lenteme
plaintiv
plane, e
mineur
vient m
d'écume
ailes bri

La cér
ré, bien g
et que les
flûtes se t
place. Sou
dressés pi

Le Ras
142 prêtre
noster en

Après c
pellerai n

fine, douce, comme un fil de soie, elle montait comme une prière au milieu du profond silence, et sa mélodie me rappelait malgré moi les jours d'autrefois, où, dans la grande cathédrale, un petit enfant de chœur chantait, de sa voix argentine, les lamentations de Jérémie ! Et cet hymne (car s'en était un), hymne de douleur, de tristesse, s'élevait lentement, sur une trame toujours la même, mais combien plaintive, commençait comme un vol d'oiseau qui s'élance et plane, et se terminait comme un sanglot, dans une finale en mineur où la voix tombait doucement comme la vague qui vient mourir au rivage égrène le sable, y étale sa dentelle d'écume, le lèche, s'y pose, y dort ; comme un oiseau, qui les ailes brisées redescend lentement vers le sol.

• • •

La cérémonie dura quatre heures. Lorsqu'on eut bien pleuré, bien gémi, bien chanté ; quand les voix n'en purent plus et que les yeux se refusèrent à laisser passer des larmes, les flûtes se turent, les soldats s'arrêtèrent, le défilé resta figé sur place. Sous le poids de la chaleur les deux drapeaux abyssins dressés près des tambours retombaient sur leur hampe.

Le Ras se leva et l'on entendit dans un silence religieux 142 prêtres groupés autour du catafalque, entonner le *Pater noster* en langue liturgique. La foule entière y répondit.

Après cette première prière, s'en éleva une autre que j'appellerai nationale, car on ne la retrouve qu'ici. Le peuple

entier y prenait part, et c'était un beau spectacle, un bel acte de foi, que cette prière publique, où grands et petits unissaient leurs voix et leurs cœurs :

“ Seigneur Christ, aie pitié de nous !

“ Trinité Sainte, aie pitié de nous !

“ Au nom de Marie, Christ, aie pitié de nous !

“ Au nom de saint Michel, Christ,.....

“ Au nom de saint Gabriel, Christ,.....

“ Au nom de saint Tekla-Haïmanot,..... etc.

La litanie continua ; chacun des saints honorés dans le pays s'en vint sur les lèvres du peuple supplier le Seigneur d'avoir pitié.....

La prière finie, le Ras et sa cour allèrent se placer sur une petite éminence, et chacun des assistants défila devant eux en disant : “ Que Dieu vous console ! ”

Le chef répondait : “ Qu'il éloigne tout mal de vous ! ”

XVI. — CHANTS FUNÈBRES

J'ai raconté, dans mes *Croquis noirs*, comment, aux enterrements ou aux anniversaires, il est d'usage de célébrer les vertus du défunt. Je recueille avec soin tous ces chants funèbres, car il me semble y trouver, pris sur le vif, les pensées du peuple, ses goûts, ses aspirations. La valeur littéraire est parfois presque nulle ; mais il est de ces vers ou bouts rimés qui ont une singulière beauté. Il faudrait les entendre dans leur langue. La traduction dénature malheureusement ces piécettes curieuses. Voici, du moins, une partie de ce que j'ai pu recueillir

a) —

Sire, pou

Est-ce qu

Au lieu d

Godjan

Vous sav

Prenez v

Afin d'aff

Est-ce qu

Est-ce qu

Femmes d

Femmes d

Il est mor

Celui qui

figures

L'année pe

Cette anné

Le Roi est

Si, du moi

Sa demeur

Son lit (tré

Tant de pr

a) — A LA MORT DU RAS ARÉA, FILS DU ROI JEAN.

Sire, pourquoi tant de tristesse ?

Est-ce qu'un roi peut se désoler ainsi ?

Au lieu de pleurer, rassemblez votre armée et partez pour le
Godjam,

Vous savez bien que les habitants vont se révolter !

Prenez vos soldats et allez au Choa

Afin d'affermir votre autorité sur les Choans.

Est-ce que le fils de Dieu n'est pas mort ?

Est-ce que par sa mort le pouvoir de Dieu s'est amoindri ?

b) — AU DÉCÈS DU ROI JEAN

Femmes d'Enderta, pleurez et gémissiez !

Femmes de Tembien, pleurez et gémissiez !

Il est mort celui qui vous donnait des mulets.

Celui qui vous donnait de la mousseline pour voiler vos
figures !

L'année passée, c'était le prélude (son fils était mort)

Cette année, c'est la fin !

Le Roi est mort !

Si, du moins, nous avions pu mourir à sa place !

Sa demeure était à Mékélé,

Son lit (trône) était à Guembila !

Tant de provinces lui étaient soumises !

Qui donc maintenant rendra la justice aux pauvres ?

Qui donc punira les voleurs et les assassins ?

Le Roi est mort ! Le roi est mort ?

c) — LE POLTRON DE L'ENDERTA

Durant une bataille, un guerrier de l'Enderta prit peur et déserta honteusement. Comme l'Enderta était alors en guerre avec le Tembien, les femmes du Tembien chantèrent pour se moquer de lui :

Que sont devenus les guerriers de l'Enderta ?

Le roi leur avait donné des selles en or,

Le roi leur avait donné des pantalons en soie,

Et malgré cela, ils firent comme des lâches,

Ils s'échappent de la bataille et reviennent chez eux !

Les femmes de l'Enderta répondirent :

Parmi les gens de l'Enderta

Est-ce qu'un tel est revenu ? (elles font ici l'énumération de tous leurs guerriers.)

Vous voyez bien que tous n'ont pas fui !

Comptez donc ceux qui sont morts à la guerre !

Tandis que, parmi les gens du Tembien, combien y en a-t-il qui soient morts ?

Pauvres gens, vous êtes encore là (alors que les nôtres sont morts !)

Comme les Amaras vous tressiez vos cheveux,

La fumée de la poudre vous a tous dispersés !

Vou
Vou
Vou
Mai
Pre
Alle

Ce r
Ses s
A la
les
Sans
Que l
Que l

f.

Ainsi
Grazn

d) — A LA Veuve DU DEDJAZ DÉRÈS.

Vous étiez fière, entouré de tant de soldats !
Vous étiez fière, montée sur de beaux mulets !
Vous aviez des esclaves sans nombre !
Maintenant prenez le bonnet de moinesse,
Prenez le bâton des pèlerins,
Allez à Lalibéla (couvent), pour vous faire religieuse !

e) — IMPRÉCATIONS D'UNE FEMME ARRETÉE AU SEUIL
DU PALAIS DU ROI JEAN

Ce roi c'est un musulman ! (dernière injure !)
Ses soldats sont tous des lâches.
A la vue du panier ils vous font entrer (panier dans lequel
les femmes apportent des pains en présent).
Sans cela, ils vous chassent comme une hyène.
Que leur bannière soit enlevée !
Que leur âme descende en enfer !...

f) — A LA MORT DU GRAZMATCH TEKLA-HAIMANOT
TUÉ DANS UNE BATAILLE.

Ainsi passe la gloire du monde !
Grazmatch Tékla-Haimanot était grand

Il est mort dans la bataille de Mékélé !

O Lidj Ousséen (ami du mort), pourquoi n'as-tu pas veillé
sur lui ?

Ainsi passe la gloire du monde !

O vous, fils du défunt, aimez-vous comme des frères ;

Oui, aimez-vous, aimez-vous bien !

Pour une petite pensée de gloire, ne soyez pas la cause de
tant de morts.

Pour une fumée d'un jour ne vous disputez pas !

Ecoutez-moi, aimez-vous bien, aimez-vous bien !

g) — COMPLAINTÉ FUNÈBRE D'UNE SOEUR SUR SON FRÈRE

O toi qui avait un si beau cheval de guerre,

Comment vas-tu maintenant, ô mon frère ?

David ne dit-il pas : " O Dieu, jusques à quand ne me con-
solerez-vous pas ? "

C'est toi qui consolais mon âme !

Et ta consolation était douce comme celle de la confession,

Douce comme le piment moulu !

Je meurs du désir de te revoir !

Mais en vain je t'appelle ; on ne revient pas du pays où tu
es allé !

Dans notre ville d'Adigrat,

On mange de la viande,

On boit de l'hydromel.

Et moi commé une musulmane,

On ne
Toute l
Toute s
Personn
O mon
Mainten
O frère,

h) — D

Hélas ! h
Tu nous
Hélas ! n
Et l'hyèn
O père, p

Comment
N'était-il
J'éprouve
Comment
Maintenan
Je n'ai plu
Je soupire
J'ai hâte de
Mais qu'ai-
sur moi ?

On ne m'a pas même invitée.

Toute la journée, j'ai erré, solitaire ;

Toute seule, aujourd'hui, je rentre chez moi.

Personne ne m'a donné à manger.

O mon frère ta soeur est humiliée.

Maintenant que tu es parti, on me méprise.

O frère, raconte cela dans le pays des morts.

h) — DOLÉANCES D'UN ENFANT A LA MORT DE SON PÈRE.

Hélas ! hélas ! hélas ! Tu étais notre ciel, ô mon père,

Tu nous couvrais du manteau de ta protection,

Hélas ! notre ciel vient de tomber sur nous !

Et l'hyène arrive pour me prendre

O père, pourquoi me laisses-tu orphelin ?

i) — LAMENTATIONS D'UNE VEUVE.

Comment va le père de ma famille ?

N'était-il pas maître de tant de chevaux, de mulets ?

J'éprouve aujourd'hui une tristesse indicible !

Comment suis-je tombée de la grandeur dans l'humiliation ?

Maintenant je n'ai plus rien à manger,

Je n'ai plus rien pour me vêtir !

Je soupire après le tombeau.

J'ai hâte de me recouvrir d'un habillement de terre.

Mais qu'ai-je fait pour qu'une si dure affliction soit tombée
sur moi ?

j) — CHANT DE DEUIL DU RAS Menguécha, fils du
ROI JEAN.

Est-il vrai que le Ras est mort ?
Qu'il est mort, lui, le fils du Roi Jean ?
Mais le Roi lui-même n'est-il pas tombé à Métemma ?
Si le père est mort le fils aussi pouvait mourir.
O vous, ses sujets, pleurez-le !
Grâce à lui, vous aviez tant de blé, de miel et de beurre !
Vous voyez bien que le monde passe comme l'ombre !
La tombe n'est jamais invitée,
Elle, au contraire, nous invite tous les jours !
C'est ainsi qu'au temps de la semence
On porte le grain au champ,
Jamais le champ au grain.
Habitants de la terre, pensez-y !
Que chacun pleure sur lui-même
Au lieu de pleurer sur les autres !

k) — ORAISON FUNÈBRE D'UNE BELLE-MÈRE.

Ici, comme un peu partout, les belles-mères jouissent, je ne sais pourquoi d'une déplorable réputation. Il faut croire que le gendre, dont je vais citer les paroles, n'était pas content de le sienne, car voici ce qu'il déclama, le jour de son enterrement :

Ah !
Vous
Vous
Com
Avez
Avez
Avez
Avez
J'atte
Car je
J'ai pe
Il faut
Sur se

En v
laissez-
un jour
ciens él
mône.
Comme
Votre c
Votre a
Vos doi
Parce q
Dans l'a

Ah ! ma belle-mère ! ah ! ma belle-mère !
Vous voilà donc partie de force !
Vous voilà bien perdue quand même !
Comme vous étiez opiniâtre et revêche !
Avez-vous de l'orge ? — Non !
Avez-vous de l'argent ? — Non !
Avez-vous du beurre ? — Non !
Avez-vous du miel ? — Non !
J'attendrai 40 jours avant de croire qu'elle est bien morte,
Car je ne peux pas croire à mon bonheur !
J'ai peur qu'elle revienne nous ennuyer encore !
Il faut mettre une forte haie
Sur sa tombe maudite !

• • •

En voilà assez pour aujourd'hui. Pourtant, en terminant laissez-moi vous citer une lettre qu'un missionnaire trouva un jour sur sa table. Cette lettre, signée par un de nos anciens élèves, était une façon peu banale de demander l'aumône.

Comment allez-vous, Père des pauvres ?
Votre cœur est compatissant comme celui de Marie !
Votre œil est brillant comme l'étoile du matin,
Vos doigts méritent d'être comptés séparément,
Parce que tout est beau en vous.
Dans l'affliction vous êtes brave et restez debout !

Vos parents affligés pleurent sur vous des larmes de sang,
Vous, vous ne regrettez pas d'avoir quitté votre pays,
N'avez-vous coupé la mer en deux pour venir sauver nos
âmes ?

Vos habits attirent tout le monde !

Votre argent ne tarit jamais !

Personne n'est riche et bon comme vous !

Votre famille est comme un rocher que rien ne peut abattre.

Vos conseils sont de ceux qu'on oublie pas.

Vous nous semez et nous plantez, ici, dans cet affreux désert,
Et l'on y reste à cause de vous.

Votre parole chasse le diable.

Les anges chantent sur votre maison.

Votre nourriture est bénie par le Messie

Lorsque le monde finira, vous serez bien heureux ;

Votre héritage sera le ciel ! ”

Il n'y a plus qu'à répondre : *Amen !*

XVII. — NOTES DE VOYAGE D'ABBA TESSA SELLASIÉ

Les lecteurs des *Missions Catholiques* n'ont peut-être pas oublié la lettre que leur adressa l'année dernière un de nos prêtres abyssins venant de partir pour un long voyage apostolique. Lui-même ne sait comment les remercier pour les généreuses aumônes qui lui sont arrivées de partout. Je lui ai conseillé de vous raconter son dernier voyage, ses joies, ses douleurs, ses fatigues, ses espérances. Ce sera une

façon con
reconnais
ne vous c
Et mai

Après v
qu'ont bi
auprès de
venir me
Après b
dont la gr
eux, le 24
guisé en n
ma qualité
nés, parfoi
à la fin, il
catholique.

Ils étaien
ble que vou
fond, ils av
voyait, moi
âmes ?

Il y avait
vaient pas v
quent, n'av
ser ni comm

façon comme une autre de vous dire : merci. Quant à sa reconnaissance et à ses prières, elles vous sont acquises : il ne vous oubliera jamais.

Et maintenant, je lui cède la plume.

LETTRE D'ABBA TESSA-SELASSIÉ.

Après vous avoir écrit, le 2 mars 1910, la petite lettre qu'ont bien voulu publier les *Missions*, je me suis rendu auprès de ces pauvres catholiques abandonnés dont le souvenir me poursuivait jour et nuit.

Après bien des fatigues, des difficultés et des dangers dont la grande bonté de Dieu nous a préservés, j'arrivai à eux, le 24 avril. Nos pauvres catholiques, me voyant déguisé en marchand, sans aucun signe extérieur indiquant ma qualité de prêtre, doutèrent d'abord. Toujours espionnés, parfois persécutés, ils avaient raison de se défier. Mais, à la fin, ils furent convaincus que j'étais bien un prêtre catholique.

Ils étaient si joyeux qu'ils me disaient : " Il nous semble que vous nous venez non de la terre, mais du ciel ! " Au fond, ils avaient bien raison ! N'était-ce pas le ciel qui m'envoyait, moi, pauvre petit pécheur, pour le salut de leurs âmes ?

Il y avait parmi eux des hommes et des femmes qui n'avaient pas vu de prêtre depuis vingt ans et qui, par conséquent, n'avaient pu, durant tout ce temps là, ni se confesser ni communier. Un enfant de six ans n'avait pas encore

été baptisé. Plusieurs ménages n'avaient pu se marier faute de prêtres. Ceux, parmi eux, qui avaient assez de force, faisaient jusqu'à cinq jours de marche pour trouver un prêtre catholique. Et même cela leur était bien difficile. Il y a partout des fanatiques, des espions et des traîtres qui les surveillent, cherchent à savoir où ils vont, où ils font baptiser leurs enfants et enterrer leurs morts. On les épie pour voir s'ils vont à l'église schismatique aux jours de fête, s'ils ont un confesseur ou non, etc., etc... Et lorsque ces espions ont fini par découvrir un catholique parmi ces pauvres gens, on le prend et on le livre à ses ennemis.

Or, pour éviter tous ces tracasseries, ils n'ont qu'une seule ressource, c'est de se faire marchands, rude métier pour le corps et aussi pour l'âme. En Abyssinie, le marchand est en course continuelle. On ne sait ni où il va, ni d'où il vient. Grâce à ce moyen, les pauvres catholiques de ce pays-là, devenus marchands, c'est-à-dire voyageurs, s'en vont où ils peuvent trouver un médecin pour leur âme. Quand c'est possible, ils emmènent avec eux toute leur famille, femme et enfants, et cela avec des précautions inimaginables. Voilà pour ceux qui sont en bon état de santé ; mais les malades, les vieillards, sont bien obligés de rester chez eux, et c'est pour cela que je leur parus comme un envoyé du ciel.

Je les instruisis, je leur dis la sainte messe, où ils communiaient ; je fis plusieurs mariages. Et tout cela, la nuit, nécessairement, pendant que l'on veillait en dehors autour de nous et sur nous. Je les confessai plusieurs fois, et chose remarquable, toutes leurs confessions étaient assaisonnées

de larme
je pleurai
de prêtre

La pr
toutes ces
vres gens.
aurais att

Après e
commencer
depuis m

Pour fai
voir me m
peu d'être

que les vol
Quelques
je dus penc

nous monta
Un jour

j'étais rest
route deux
ci venait de
sert affreux

d'herbe, je
pas mourir.

Je m'app
croix que j'

de larmes. Moi-même, peu porté aux larmes par nature, je pleurais avec eux. Oh ! quelle consolation pour un coeur de prêtre !

La prudence m'oblige à taire l'endroit où se passèrent toutes ces choses. Ma présence pouvait nuire à ces pauvres gens. Si j'avais été pris par nos ennemis, je leur aurais attiré des malheurs.

• • •

Après eux, je visitai d'autres âmes de bonne volonté qui commencent à se convertir, et qui demandent des prêtres depuis bien longtemps.

Pour faire ce deuxième voyage, j'eus le bonheur de pouvoir me mêler à l'armée d'un grand chef. Là je risquais peu d'être reconnu, et de plus, à l'abri de tous les dangers que les voleurs et les assassins font courir aux voyageurs.

Quelques jours après le départ, je perdis mon mulet, et je dus pendant longtemps marcher à pied, dans la boue qui nous montait jusqu'aux genoux, et toujours sous la pluie.

Un jour que nous traversions une grande plaine et que j'étais resté un peu en arrière, j'aperçus à gauche de la route deux femmes qui en entouraient une troisième. Celle-ci venait de donner le jour à un petit garçon. Dans ce désert affreux où il n'y avait pas d'arbres, pas même un brin d'herbe, je me demandais si ce pauvre petit enfant n'allait pas mourir.

Je m'approchai. La mère pleurait. Je lui montrai la croix que j'avais à mon cou et je lui dis :

“ Voulez-vous que je mette cette croix dans de l'eau ? Cette croix vient de Jérusalem. Voulez-vous que je baptise ce petit enfant ? ”

Alors, elle se mit à crier :

“ O Sauveur du monde ! quel faveur vous nous faites aujourd'hui ! ”

Je baptisai l'enfant sous le nom de Philippe en souvenir du diacre Philippe, qui baptisa l'Ethiopien serviteur de la Reine Caudace. Je ne sais si ce nouveau-né a vécu ou s'il est mort. Les trois pauvres femmes ne purent sans doute rejoindre l'armée, et, abandonnées dans ce grand désert, que sont-elles devenues ? D'autant plus que presque aussitôt un horrible orage éclata, et une pluie torrentielle tomba jusqu'à la nuit. Pour nous, c'était peu de chose ; mais pour ces femmes et le petit enfant qui ne pouvaient même pas trouver un arbre pour s'abriter, ce dut être la mort !

Quatre fois nous avons eu à traverser des torrents où nous avions de l'eau jusqu'au cou.

J'avais avec moi Dilibis, brave enfant, toujours joyeux. Comme je l'aimais ! Je l'appelais : “ Ma consolation ”.

Après un mois de voyage, j'arrivai chez un homme, catholique autrefois, mais qui, vivant loin de tout secours religieux, s'était fait schismatique ; je restai chez lui deux mois et demi. Dans la ville, il y avait une foule d'esclaves qui mouraient comme des chiens. J'étais triste de ne pouvoir les baptiser. Mais c'eût été me trahir ; pour la réussite de mon entreprise, je devais continuer à garder les apparences d'un marchand en voyage.

Comm
qu'on sa
de tous c
“ Votr
êtes prêt
Je ne
“ Dieu n
Après l
où se tro
longtemp
Au con
très pieux
et me dit
“ Nous
ne soyez u
Je lui a
jurer sur
Je resta
ma dignité
de voir les
velles d'Al
tard qu'on
sept mois s
revenir.
Avant de
et son enfa
En reven
nous dit qu
tout, demar
pouvoir pay

Comme on ne me voyait jamais flâner dans la ville, et qu'on savait que je vivais sans femme, on me surveillait de tous côtés. Un jour même, un vieillard me dit :

“ Votre façon de vivre et de parler, tout indique que vous êtes prêtre. ”

Je ne répondis ni oui, ni non, mais tout simplement : “ Dieu me fasse la grâce de l'être ! ”

Après la saison des pluies, nous arrivâmes enfin au pays où se trouvaient les âmes de bonne volonté qui depuis si longtemps demandaient à se convertir.

Au commencement on se défiait de moi. Un vieillard, très pieux et fort honoré dans tout le pays, me fit appeler et me dit franchement :

“ Nous vous aimons bien, mais nous avons peur que vous ne soyez un “ ennemi de Marie ” (protestant). ”

Je lui affirmai que je ne l'étais pas ; mais je dus le lui jurer sur sa main, et alors il me crut.

Je restai assez longtemps dans ce pays, mais ne révélant ma dignité de prêtre qu'à quelques-uns. J'eus le bonheur de voir les enfants venir à moi. A la fin, le manque de nouvelles d'Alitiéna me faisait bien de la peine. J'ai su plus tard qu'on me croyait mort ainsi que Dilibis. Au bout de sept mois seulement une lettre m'arriva ; elle m'invitait à revenir.

Avant de partir, j'eus le bonheur de baptiser une mère et son enfant ; tous les deux sont morts quelques jours après.

En revenant, je rencontrai un homme qui vint à nous et nous dit qu'il avait tué deux hommes. Il s'en allait partout, demandant l'aumône et cherchant du travail, afin de pouvoir payer les 240 thalers, prix du sang qu'il avait ré-

pandu. Il voyagea avec nous pendant huit jours et durant toute la journée, nous parlions de religion. Sans lui dire que j'étais catholique, je lui expliquai notre foi, et je réfutai de mon mieux toutes ses objections. Il m'écoutait avec beaucoup d'attention. Comme je lui parlais avec mon coeur, je voyais qu'il était ému; quelquefois même il avait envie de pleurer.

Au moment de nous séparer, il me demanda avec insistance qui j'étais, je finis par lui dire que j'étais catholique. En le quittant, je lui dis: " Vous voyez bien que, si notre pauvre pays est toujours en révolution, c'est que la vraie religion ne se trouve pas chez nous; nous sommes comme des enfants privés de lumière ! "

Il me promit de venir à Alitiéna quand il aurait trouvé l'argent dont il avait besoin pour obtenir le pardon de son crime.

* * *

Enfin, après douze mois de courses dont je ne peux pas raconter toutes les péripéties, je rentrai à Alitiéna au mois de février.

J'avais bien mal aux yeux, je dus me reposer et me soigner. Aujourd'hui je vais mieux, par la miséricorde de Dieu. Mais, quand je pense aux pauvres catholiques dont je vous ai parlé, qui sont si seuls, si abandonnés, mon coeur est bien triste. Et comment aller les visiter ? Ma présence parmi eux peut les faire reconnaître, et pour eux ce serait la persécution ! J'ai même appris que nos ennemis, ayant

eu vent de
m'arrêter
lé sur moi

XVIII. —

Ce saint
bien voir m
bis. On a pl
de recueillin
c'est le cas

Je les tiré
un prêtre, e
assista à sa

Sa dé

Toujours,
voyage, il fa
la plantait en
il pensait mo
gneur, à ses c
chait sur la H
par les larme
fils pleurant
grand livre,

eu vent de mon passage, avaient envoyé des soldats pour m'arrêter et me mettre en prison. Mais le bon Dieu a veillé sur moi parce que je travaillais pour Lui !

XVIII. — QUELQUES FLEURS CUEILLIES DANS LA VIE DE
MGR DE JACOBIS.

Ce saint (qui n'est que vénérable, mais que nous espérons bien voir monter un jour sur les autels), c'est Mgr de Jacobis. On a plusieurs fois écrit sa Vie ; mais on est à même ici de recueillir certains détails inédits qui, racontés, comme c'est le cas, par un témoin, ont un charme particulier.

Je les tire de la Vie de l'apôtre de l'Abyssinie écrite par un prêtre, élève de Mgr de Jacobis, qui vécut avec lui et assista à sa mort. Je leur laisse leur naïveté originale.

Sa dévotion à la passion de Notre-Seigneur

Toujours, il plaçait le crucifix au-dessus de son lit. En voyage, il faisait une croix de deux morceaux de bois et il la plantait en terre pour prier devant elle. S'il était malade, il pensait moins à ses souffrances qu'au cœur de Notre-Seigneur, à ses clous et à sa couronne d'épines. Quand il prêchait sur la Passion, par toute son attitude et en particulier par les larmes qui coulaient de ses yeux, il ressemblait à un fils pleurant la mort de son père, il appelait le crucifix un grand livre, et il disait que par lui sont admirablement

manifestées la malice des hommes et l'immense miséricorde de Dieu. Il souhaitait endurer toutes les maladies pour s'entretenir plus facilement par elles dans la pensée des souffrances du Rédempteur. Dieu daigna l'exaucer.

Un jour qu'il était malade, on lui prépara une espèce de grabat. Alors il dit :

— “ Notre-Seigneur, quand il était sur la croix, n'avait pas même un oreiller, si ce n'est sa couronne d'épines, et, d'ailleurs, ma maladie a si peu d'importance ! ”

Il parlait ainsi, et pourtant il suffisait de le toucher pour lui occasionner des douleurs dans toute la tête.

Un autre jour qu'il avait la fièvre, il dit :

— “ Ce tapis (peau de vache), sur lequel je suis couché, me fait peur, car mon Sauveur n'est pas mort dans un lit, mais sur la croix. ”

Dans une circonstance, on entendit ce vœu tomber de ses lèvres :

— “ Saint François demanda à ses disciples de ne pas le laisser mourir dans un lit, mais de l'étendre sur la terre nue : c'est ainsi que, moi aussi, je voudrais mourir. ”

Et c'est ainsi qu'il mourut, sur le sable, dans le désert.

Sa charité pour le prochain.

Dans la pratique de la charité, notre Père agissait à l'imitation du serviteur qui veille sur l'image de son Maître et lui rend honneur, ou du sujet à qui est présentée une lettre portant le sceau du roi.

Un jour, sans les soins plus tard

Un autre jour la dysenterie, pendant l'approche de la mort, pendant le

Pendant qui étaient dans sa chambre convenablement disposée, cessait d'agir ; vous déchirer ses vêtements, il les faisait crements, il chacun à s

Un homme anglais. Il était tomba mala

Selon son asile au pa

Un jour à Adoua, il rencontra un homme malade, étranger, sans abri ; il le fit porter dans sa maison et lui donna les soins nécessaires jusqu'à sa mort qui arriva une semaine plus tard.

Un autre jour, il reçut de la sorte un homme malade de la dysenterie. Il le coucha dans sa propre chambre. S'apercevant ensuite que la plupart éprouvaient de la répugnance à l'approcher, il le fit mettre sur la terrasse de sa maison et, pendant trois mois, il le soigna lui-même jour et nuit, lui rendant les services les plus rebutants.

Pendant une épidémie de choléra, à Emboullou, tous ceux qui étaient malades se faisaient apporter sur des brancards dans sa demeure. Il s'empressait de leur préparer une place convenable et, pour leur procurer tout le nécessaire, il ne cessait d'aller et venir. En ce moment il n'avait plus d'argent ; voulant néanmoins leur être utile, il n'hésitait pas à déchirer ses habits dont il leur distribuait les morceaux. Il les faisait instruire et, afin qu'aucun ne mourût sans les sacrements, il veillait et faisait veiller ses prêtres auprès d'eux chacun à son tour.

J'apporte un grand trésor.

Un homme était venu à la côte pour acheter des fusils anglais. Il était accompagné de plusieurs serviteurs. L'un d'eux tomba malade et son maître, en partant, l'abandonna.

Selon son habitude, Abonna Jacob s'empressa de donner asile au pauvre délaissé, et, comme il devait partir pour

Halai, il le prit avec lui et le fit placer sur un chameau. En arrivant à destination, il dit : " Aujourd'hui, j'apporte un grand trésor. " Il désignait ainsi le malade lui-même. Celui-ci, quatre mois après, mourut chrétiennement.

Avez-vous vu Notre-Seigneur ?

Il avait pour pratique habituelle de ne pas traiter les malades comme tout le monde, mais de voir spécialement en eux le Christ lui-même. Aussi, dès qu'il en voyait un se présenter à la porte pour demander du pain et un abri, il ordonnait de le faire entrer sans retard, disant :

" — Comment pourrions-nous refuser ce service à Notre-Seigneur ? "

Aux prêtres qui venaient ensuite lui parler, il posait cette question :

" — Avez-vous vu Notre-Seigneur ? "

Son grand respect des saints mystères.

Pendant qu'il disait la messe, on aurait dit qu'il voyait Notre-Seigneur. Souvent il était comme en extase, et alors sa tête s'inclinait vers l'autel durant quelques instants.

Pendant son action de grâces, il était tellement absorbé en Dieu que, si on lui adressait la parole, il lui arrivait de ne pas entendre.

Il préparait tout ce qui est nécessaire pour la messe. Par-

tout o
par un
éprouv
ser la p
Sa d
pes, les
saints
fois cue

Pend
cation
nombre
Un j
assembl
de l'aut
d'évêqu
De l'e
allocuti

" Voy
de ses ex
vêque a
qui s'éloi
elle rapp
pant à la
celui de

tout où il allait, il emportait ce qu'il faut pour célébrer. Si, par un oubli cela venait à lui manquer, la tristesse qu'il en éprouvait était si profonde que l'on osait à peine lui adresser la parole.

Sa dignité épiscopale ne l'empêchait pas de laver les nappes, les amicts, les burettes et autres objets servant aux saints mystères. Il balayait l'église, il l'ornait, et allait parfois cueillir des fleurs pour mettre sur l'autel.

Sa vénération pour la Sainte Vierge

Pendant les huit premières années qui suivirent sa consécration épiscopale, il n'avait révélé sa dignité qu'à un petit nombre de disciples discrets et pieux.

Un jour de fête de l'Assomption, le peuple d'Ebo était assemblé à l'église, et l'image de la Mère de Dieu, au-dessus de l'autel étant exposée, il parut alors avec ses ornements d'évêque.

De l'entrée du sanctuaire, il adressa aux assistants une allocution :

“ Voyez ce bâton, leur dit-il en montrant sa crosse. Une de ses extrémités est recourbée, c'est pour indiquer que l'évêque a mission de veiller sur les fidèles et de ramener ceux qui s'éloignent. L'autre extrémité est en forme de pointe ; elle rappelle que l'évêque doit s'opposer au démon en le frappant à la tête. Mais ce double rôle est tout spécialement celui de la Sainte Vierge. ”

En parlant ainsi, il fit signe à un prêtre qui vint prendre la crosse et la plaça à côté de l'image de Marie.

A propos de la mitre, il ajouta :

“ — Remarquez les deux bandes (les fanons) qui s'en détachent ; elles sont le symbole des ruisseaux mystérieux de la grâce qui, par l'évêque découlent sur le peuple chrétien dont il est la tête. Or, n'est-ce pas surtout en la divine Mère de Jésus que nous admirons le privilège de dispenser les dons célestes. ”

A ces mots, le prêtre s'approcha encore, retira la mitre de la tête du pontife et la porta près du tableau de la Vierge.

L'explication du sens de chaque ornement fut successivement donnée de la même façon touchante. A la fin de cette prédication, qui dura longtemps, les auditeurs étaient émus jusqu'aux larmes.

Jacob le pauvre.

Dans toutes les lettres qu'il écrivait, il préférait à tous les titres honorifiques celui de “ Jacob le pauvre ”. Il agissait ainsi non seulement avec les grands, mais avec ses enfants eux-mêmes. A l'un d'eux il écrivait : “ Nous devons bénir Dieu de tout notre cœur toujours de ce que dans sa miséricorde il nous a rendu joie et courage. N'oubliez pas Jacob le pauvre. ”

Son admirable humilité.

Pour recevoir ceux qui se présentaient chez lui, il se levait et les invitait à s'asseoir sur son lit ou sur un banc,

c'était par

pour lui-n

Quand

pas pour

Ainsi, po

l'endroit o

sales, il le

En voy

Il ôtait se

gauche, de

prières, et

Il allait

établit qu

pendant ur

ments. Lui-

me le servi

Il arriva

de ses prêtr

A l'un d'eu

l'autre : “ J

demande p

acte d'hum

A une ép

famille pau

dans une ré

c'était par terre, quoique évêque, qu'il trouvait une place pour lui-même. Devant les grands, il restait debout.

Quand il avait besoin de quelque chose, il ne s'adressait pas pour se le procurer à ceux qu'il avait à côté de lui. Ainsi, pour boire un peu d'eau, il se rendait lui-même à l'endroit où il pouvait en trouver. Quand ses habits étaient sales, il les lavait lui-même.

En voyage, il offrait son mulet à l'un de ses compagnons. Il ôtait ses sandales et les portait à la main ; à son bras gauche, dans un petit mouchoir lié, il tenait ses livres de prières, et de la main droite, il s'appuyait sur son bâton.

Il allait tous les jours chercher du bois avec les élèves. Il établit que tous les membres de la famille, à tour de rôle, pendant une semaine, prépareraient le pain et les autres aliments. Lui-même avait sa semaine, il faisait la cuisine comme le serviteur le plus dévoué.

Il arriva un jour, à Hébo, que la discorde éclata entre deux de ses prêtres ; ce fut pour lui un sujet de grande tristesse. A l'un d'eux, avec qui il s'entretenait, il dit en parlant de l'autre : " Je suis méchant ; allons le trouver pour que je lui demande pardon ". Et il le fit sur le champ, voulant par cet acte d'humilité guérir le grand mal qu'est l'orgueil.

Est-ce un ange ou un homme ?

A une époque de grande disette, il rencontra un jour une famille pauvre qui, pour trouver de quoi vivre, se rendait dans une région où il y avait de l'orge. Le père portait deux

enfants sur ses épaules et la mère, qui en tenait un troisième dans ses bras, était, en outre, chargée de divers objets. Il s'approcha d'eux et leur demanda où ils allaient. L'homme, qui était aigri par le malheur, lui fit une réponse offensante. Avec bonté, il le prit à part et lui remit quelques thalers, puis il continua sa marche. Chez l'insulteur, alors, l'étonnement fut si profond, que, restant immobile et les yeux levés vers le ciel, il dit à sa femme : " Qui est-ce donc ? un homme ou un ange ? "

• • •

Restons sur ce mot.

Nous pouvons répondre que, si Mgr de Jacobis n'était pas un ange par nature, il l'était devenu par ses vertus. Quand on lit sa Vie, souvent les larmes nous viennent aux yeux. C'est qu'on ne peut ainsi voir la sainteté en face sans se sentir attendri. Et à l'admiration succède un profond sentiment de confusion, en se voyant si loin d'un pareil idéal. Pourtant, nous vivons dans le même pays, sous le même climat, avec le même peuple ! Nous comprenons la nécessité de nous sanctifier nous-mêmes pour sanctifier les autres. Mais, entre comprendre et accomplir, la marge est grande.

Aidez-nous par vos prières à nous " convertir " de plus en plus, car plus nous serons saints, plus nous convertirons d'âmes !

Pour
petit b
j'ai nég

L'ann
Elle a
S'étan
basse, el
crânierr

Les so
jamais u
offrait t
sa derniè
car je va

Un en
encore et
sa sœur e
fis compr
pourrait s
encore en
Il dema

XIX. — DERNIÈRES FLEURS.

Pour terminer mes *Croquis blancs*, je veux réunir en un petit bouquet quelques faits glanés un peu partout et que j'ai négligés dans les pages qui précèdent.

* * *

L'année dernière, une jeune fille est morte à Alitiéna. Elle avait 20 ans.

S'étant heurté violemment la tête au cadre d'une porte basse, elle dut subir la résection de la moitié de la calotte crânienne.

Les souffrances qu'elle endura furent indicibles. Pourtant jamais un mot de plainte ne s'échappa de ses lèvres. Elle offrait toutes ses douleurs " en expiation de ses péchés " et sa dernière parole fut ce cri de joie : " Je suis bien heureuse, car je vais aller au Ciel ! "

* * *

Un enfant de Gouala, au cours d'une épidémie qui dure encore et qui a déjà fait bien des victimes, perdit sa mère et sa sœur en huit jours. Sa douleur faisait peine à voir. Je lui fis comprendre que par ses prières et ses communions, il pourrait soulager l'âme de ses chères défuntés si elles étaient encore en purgatoire.

Il demanda un jour à sa tante qui est religieuse :

“ — Est-ce qu'au ciel je retrouverai et reconnaitrai ma mère ? ”

Sur la réponse affirmative qu'il reçut :

“ — C'est bien ! dit-il, maintenant je ne pleurerai plus. ”

• • •

Il y a dix ans, le *dedjaz* Hagos descendit à Alitiéna, chassa les missionnaires, amena des prêtres schismatiques et força les catholiques à apostasier.

Par peur, presque tous renoncèrent à leur foi, se promettant bien d'y revenir quand *leurs Pères* seraient de retour d'exil. Pourtant, dans cette apostasie générale, un certain nombre d'âmes vaillantes résistèrent.

Le grand chef de la tribu avait, le premier, donné le mauvais exemple. Mais un de ses fils, Desta, qui avait alors 13 ans, fut superbe d'énergie.

Voyant son frère déchirer son scapulaire, il lui dit :

“ — Te voilà devenu musulman ! ”

Le chef, pour le punir, le fit giffler et ordonna à un soldat d'enlever le scapulaire qu'il avait au cou.

Mais lui :

“ — J'en ai encore un autre et je le mettrai ce soir. ”

• • •

Un malade fut mis en demeure de se faire schismatique sous peine de refus de sépulture :

ma
" — Jamais, dit-il, je ne renierai ma foi. Si je meurs, vous jetterez mon corps aux hyènes si vous voulez, mais vous n'aurez pas mon âme. "

Et il resta catholique.

De même, on vit plusieurs femmes rester inébranlables et faire une quinzaine de kilomètres tous les samedis pour aller se confesser et communier dans un village catholique de l'Erythrée.

* * *

Un de nos catholiques, pas timide du tout, mais d'une intelligence assez fruste, ne pouvait pas comprendre pourquoi on en voulait à sa foi.

Le chef lui dit :

" — Renie ta foi ;

" — Jamais !

" — Pourquoi ?)

" — Je ne veux pas de la foi des autres !

" — Alors on va te chasser du pays !

" — Et moi je ne veux pas aller dans le pays des autres.

" — Alors tu ne veux pas renier ta foi ?

" — Non !

" — Ni quitter ton pays ?

" — Non !

" — Alors que veux tu ?

" — La paix ! "

Et il partit, vivant le jour dans le désert et ne rentrant chez lui que la nuit.

• • •

Un bon vieillard, amené devant le persécuteur, fut, lui aussi, tout ahuri des questions qu'on lui posait :

“ — Tu es catholique ? lui demanda le juge.

“ — Oui

“ — Dis ! “ Dioscore est saint et Léon est impur. ”

C'est ainsi que les schismatiques parlent du pape saint Léon qu'ils exècrent et de l'hérétique Dioscore qu'ils canonisent.

“ — Qui sont ces gens-là ? je ne les connais pas !

“ — Peu importe, dis seulement : “ Dioscore est saint, “ Léon est impur. ”

“ — Ce sont de braves gens tous les deux !

“ — Mais non !

“ — Mais si ! ce sont de braves gens tous les deux ! ”

On ne put le faire sortir de là. Et le brave homme, vivant toujours avec ses bêtes, était bien excusable de n'en savoir pas plus long.

• • •

Depuis un an, nous avons ici une jeune fille de quinze ans, schismatique, que son père avait amenée pour lui faire gagner un peu d'argent chez nos mouleuses. Elle demanda à s'instruire et manifesta un grand désir de devenir catholique.

Mais
fiança à
Alitiéna
craignar
longue c
trurier,
Elle v
riage ; e
dit son p
un serm
La nu
revint à
au chef
neur por
son père
sera pas,
Il mécon
menée pa
la ramen
Nous alle
cette faç

Profita
trop host
en cache
placé des
réunir le

Mais son père songeait à la marier. Sans la consulter, il la fiança à un prêtre schismatique et un beau jour, arrivant à Alitiéna, il demanda sa fille. Elle ne voulait pas le suivre, craignant qu'on ne l'empêchât de se convertir. Après une longue discussion avec son père qui jura de ne la point contrarier, elle céda et partit avec lui.

Elle vit tout de suite que tout était préparé pour son mariage ; elle comprit qu'on allait la livrer ; de plus, elle entendit son père dire : " J'ai juré ; mais je ne suis pas tenu par un serment fait à des musulmans. "

La nuit suivante, malgré tous les dangers, elle s'enfuit et revint à Alitiéna. Son père revint aussi et alla nous accuser au chef de la province de lui avoir volé sa fille. Le gouverneur porta la sentence suivante : " la fille retournera chez son père ; mais le prêtre à qui elle a été promise ne l'épousera pas, parce qu'il est marié et qu'il a encore sa femme. " Il mécontentait ainsi tout le monde. La jeune fille fut emmenée par son père. Mais celui-ci, quelques jours après, nous la ramena de lui-même. Elle nous est revenue toute joyeuse. Nous allons bien vite lui chercher un mari catholique. De cette façon elle sera hors de danger.

• • •

Profitant de ce que le chef de la province ne nous est pas trop hostile, je m'en vais essayer de glaner quelques âmes en cachette dans les villages qui nous entourent. J'y ai placé des catéchistes, qui étant du pays, peuvent facilement réunir les enfants de leur village pour leur faire l'école et

et en même temps leur apprendre les prières. On s'implante sous prétexte d'enseigner la lecture, l'écriture, le chant ; puis les enfants viennent ; peu à peu ils se familiarisent, et on réussit à semer dans ces petites âmes la foi que Dieu se chargera de faire germer.

J'en ai eu plus de 120. C'est un beau début, et nous espérons bien augmenter encore.

Comment prend-on les mouches ? Avec du miel. C'est saint François de Sales qui l'affirme. Comment prendre les petits enfants abyssins ? Sans doute, le miel serait pour eux un *extra* auquel ils ne sont guère habitués ; mais y il y a mieux que cela encore ? Quelques coudées de toile leur servent à la fois de pantalon, de chemise, de veston, de gilet, de paletot, de manteau, de serviette, de mouchoir, de cache-nez, d'essuie-mains, etc. C'est vous dire que donner à un petit enfant un peu de toile, c'est pour lui un trésor sans prix. Cela les attache à vous plus que les conseils, plus que les caresses, et, quand ces petits cœurs se sont donnés à vous, du cœur à l'âme il n'y a pas loin.

Autrefois, vous m'avez envoyé de quoi acheter bien des "chub-chub" à mes petits diabolins d'Alitiéna. Vous m'avez même gâté. Aujourd'hui, c'est pour de pauvres petits schismatiques que je vous tends la main. Avec 0 fr. 75, on peut les habiller, on peut vêtir un petit Jésus noir.

Un proverbe arabe dit : " Habillez une branche, elle deviendra belle ! " ... Habillez mes petits enfants, ils deviendront beaux... devant Dieu et devant les hommes.

Il faut
" blanc ".

qui précè
miers croc
continuan

Peut-êt
mettra qu
nous nou
grand air

Clovis d
les Ariens
Gauls. E
Clovis éce
ennui supe
du cœur. C
Eh bien ! e
reste impo
à ces beaux
pourra enti
Dieu ! "

Une bon
Bon Dieu !

CONCLUSION

Il faut bien conclure, car on se fatigue de tout, même du " blanc ". J'espère que vous en trouverez assez dans tout ce qui précède pour vous faire oublier le " noir " de mes premiers croquis. Si Dieu me prête vie, dans quelques années, continuant ma série, je vous ferai des *croquis rouges*.

Peut-être qu'à force de manier des couleurs, Dieu permettra que je puisse enfin mettre du *bleu* sur ma palette, et nous nous lancerions alors, joyeux dans l'espérance et le grand air de la liberté !

Clovis disait un jour à ses soldats : " Cela m'ennuie de voir les Ariens hérétiques occuper les plus belles provinces des Gaules. En avant ! avec l'aide de Dieu ! " Cet ennui de Clovis éccœuré de voir triompher le mensonge et l'erreur, ennui superbe et sacré, ah ! nous l'avons, nous, ici, au fond du cœur. Cet ennui nous poursuit, nous harcèle, nous ronge. Eh bien ! ennuyons-nous, pourvu que Dieu soit glorifié, le reste importe peu ! N'empêche qu'on pense avec mélancolie à ces beaux jours que nous prévoyons dans l'avenir, où l'on pourra enfin dire comme Clovis : " En avant, avec l'aide de Dieu ! "

Une bonne prière, s'il vous plaît, pour forcer la main au Bon Dieu !

TURQUIE

MES PRISONS CHEZ LES TURCS

RECIT DU P. IVAN

VOUS tenez donc bien à ce que je vous raconte mes prisons ? me dit le Père Ivan, en peignant d'un geste familier la barbe noire un peu clairsemée qui orne son menton. Le séjour n'en était guère intéressant, je vous assure. Comment le récit pourrait-il intéresser ?

— Eh ! Père Ivan, *hæc olim meminisse jubavit* ! Cela sort de l'ordinaire, c'est pittoresque, et puis il faut bien donner un peu de votre expérience à ceux qui ne sont pas encore passés par là.

— Est-ce que vous compteriez y aller vous aussi ?... Dieu vous en préserve, mon ami !

— Merci du vœu : mais je n'en tiens pas moins à gagner un peu d'expérience. Allons, Père Ivan, démarrez gentiment.

— Eh ! soit, dit-il, en s'asseyant auprès de moi.

Il vida gravement son *tchibouk*, souffla dedans, le remit en place et commença ainsi :

Vous
J'éta
Ce v
Rhodo
frontiè
bandes
Il y
Haute
Les
montag
colère s
connive
devaien
clair co
subtilité

Nous
et à Pol
des genc
mes cett
la nuit,
quaient
l'employ
rencontr

* * *

Vous connaissez Pokrovan, pour y être allé plusieurs fois. J'étais curé là-bas, ou plutôt là-haut, en 1903.

Ce village de charbonniers, perché sur une croupe des Rhodopes, en pleine forêt et à quatre heures à peine de la frontière bulgare, était un excellent point d'étape pour les bandes armées des *comitadjis* (insurgés bulgares).

Il y en avait bien une bande dans chaque *casa* de la Haute Macédoine.

Les Turcs, qui n'osaient guère les poursuivre dans les montagnes, trouvaient plus commode de décharger leur colère sur les paysans désarmés qu'ils supposaient être de connivence avec eux. Ces paysans étaient bulgares donc ils devaient sympathiser avec les *comitadjis* et les aider. C'était clair comme eau de roche, et les Turcs n'aiment pas les subtilités.

* * *

Nous eûmes quelques aventures dans la région d'Orta-Keui et à Pokrovan même. Tantôt des bandes passaient, tantôt des gendarmes turcs. Les *comitadjis* avaient sur les gendarmes cette supériorité qu'ils faisaient tous leurs mouvements la nuit, comme les loups, alors que leurs adversaires pratiquaient le vieux système, très respectable d'ailleurs, de l'employer à dormir. Conséquence naturelle : ils ne se rencontraient jamais !

Nous eûmes plusieurs visites nocturnes tout à fait inattendues, soit sur un point du village, soit sur un autre. Quelques paysans, éveillés en sursaut par des *comitadjis* armés jusqu'aux dents, durent leur livrer des vivres ou de l'argent. Un ou deux furent amenés par force pour leur servir de guide.

De là vinrent tous nos malheurs.

Mes catholiques gardait naturellement le silence le plus profond sur tout cela. Se plaindre au gouvernement, c'était s'exposer à une mort certaine, les *comitadjis* exécutant impitoyablement les dénonciateurs. D'ailleurs, le remède eût été pire que le mal, car les soldats turcs, qu'on leur eût envoyés comme gardiens, étaient encore plus incommodes et plus dangereux que les brigands. D'autre part, ne pas dénoncer les insurgés, c'était se faire en apparence leur complice, et les Turcs ne le pardonneraient pas s'ils venaient à le savoir.

Vous devinez dans quelles transes nous vivions.

Comme curé, j'étais particulièrement responsable de la population et je passais toute la belle saison sur le qui-vive, surveillant de près nos voisins les musulmans (il y a, à Pokrovan, une trentaine de familles turques logées un peu à l'écart du village) guettant leurs allées et venues du côté de la plaine, cherchant à deviner s'ils savaient quelque chose.

A n'en pas douter, si quelqu'un pouvait nous perdre, c'était bien eux. Ils avaient auparavant toujours vécu avec nous en bons voisins ; mais la lutte actuelle était regardée comme une guerre de races et cela change bien des sentiments.

Quoi q
voyais av
dénouem

Un sar
d'Orta-K
petites en
à regagne
déjà char
déclarère
ordonné c
tale).

Là on f
autres et
tre explic

Vous av
que tout y
captifs.

Celle d'
dement dé
terre hun
murs, une
de lit. Le
assis à la

Quoi qu'il en soit, l'été se passa sans encombre et je voyais avec joie approcher la trêve hivernale, lorsque le dénouement se produisit avec une foudroyante soudaineté.

I

Un samedi de septembre, j'étais descendu au marché d'Orta-Keui, avec bon nombre des nôtres, pour faire mes petites emplettes. Daus l'après-midi, nous nous préparions à regagner nos montagnes ; les ânes et les mulets étaient déjà chargés lorsque des *zaptiés* (soldats) survinrent et nous déclarèrent que nous ne partirions pas. Le *Caïmacan* avait ordonné de nous conduire au *konak* (maison gouvernementale).

Là on fit un triage ; quelques paysans furent relâchés, les autres et moi nous fûmes enfermés dans la prison sans autre explication.

* * *

Vous avez vu peut-être des prisons turques et vous savez que tout y est organisé pour rendre la vie insupportable aux captifs.

Celle d'Orta-Keui est un réduit à moitié souterrain, solidement défendu par des soupiraux et des portes grillées. La terre humide sert de plancher et tout autour, le long des murs, une petite estrade de planches mal rabotées tient lieu de lit. Le long du jour, les prisonniers y font la causette, assis à la turque, groupés suivant leurs sympathies. La

nuit, ils s'y étendent côte à côte tout habillés, la tête au mur, les pieds vers le milieu de la salle. Il n'y a pas d'autre meuble que l'infâme baquet aux ordures qui empoisonne dans un coin et quelques cruches d'eau çà et là.

Le gouvernement alloue aux détenus un pain par jour : encore n'est-il pas bien gros, la plupart l'achèvent en un repas. Ceux qui ont de l'argent peuvent acheter leur pitance au *cafedji* de la prison, qui est en même temps épicier.

Comme je n'avais pas de manteau, je couchais, ainsi que mes paysans, à même les planches graisseuses en me faisant un traversin de mes souliers recouvert de mon mouchoir jusqu'à ce que j'eusse pu me procurer une couverture. Les nuits sont toujours pénibles et sans sommeil dans le commencement.

On gèle ou on étouffe suivant la saison.

L'air, que les étroites ouvertures sont impuissantes à renouveler, est constamment vicié par la respiration des prisonniers entassés et atrocement chargé des odeurs les plus infectes. La fumée du tabac qu'on fume sans discontinuer dans ce réduit, au lieu d'atténuer les puanteurs, épaissit encore l'atmosphère irrespirable.

En été, les plus forts se disputent entre eux et conquièrent de haute lutte le voisinage des fenêtres. Mais, s'ils respirent mieux et jouissent d'un peu de fraîcheur, ils ne sauraient pourtant s'affranchir du pire des tourments, celui de la vermine.

Toutes les espèces nuisibles de parasites ont des représentants dans ces bouges, et les prisonniers les plus robustes sont vites matés par les myriades d'invisibles ennemis qui

montent
laissent
la mura
eux à l'

Les p
l'excès d
mais c'é
L'horreu
tumance

Nous
aussi ar
étaient s
avec les
poser à d
arrêté, e
pourquoi

Parmi
avaient d
visages t
gants té
attendait

La plu

montent tous les soirs des airs vermoulus de leur couche, se laissent choir du plafond ou surgissent des profondeurs de la muraille. Le pacha le plus gras serait bien vite réduit par eux à l'état de squelette.

Les premières nuits de lutte m'épuisèrent tellement, que l'excès de mon anéantissement me procura enfin le sommeil ; mais c'était un sommeil comateux, rempli de cauchemars. L'horreur et la souffrance diminuent peu à peu par l'accoutumance, mais ne cessent jamais.

* * *

Nous étions une centaine de prisonniers, car on avait aussi arrêté bon nombre de Bulgares d'autres villages. Tous étaient sous le coup de la même prévention ; connivence avec les *comitadjis*. C'était, du moins, ce qu'on pouvait supposer à défaut d'autres apparences, car en Turquie on est arrêté, emprisonné, et gardé jusqu'à la mort sans savoir pourquoi.

* * *

Parmi nos anciens compagnons de prisons, quelques-uns avaient déjà subi un ou plusieurs interrogatoires et leurs visages tuméfiés ou leurs jambes entourées de haillons sanglants témoignaient assez éloquemment du sort qui nous attendait nous-mêmes

La plupart de mes compagnons tremblaient dans l'attente

d'un inconnu mystérieux. Je tâchais de leur rendre un peu de courage et de confiance, en leur rappelant leur innocence.

A ceux que le hasard avait mis en présence des insurgés ou qui leur avaient rendu quelque service, je conseillai de se couvrir de ma propre personne sans craindre aucunement de me compromettre. J'espérais (ayant droit en ma qualité de prêtre catholique, à la protection de la France) en imposer à mes juges, si cruels fussent-ils, et me sauver moi-même après avoir sauvé mes paysans.

Enfin vint notre tour d'être jugés.

On m'appela un des premiers.

Le *reis-medjissi* (président du tribunal) me posa d'abord les questions relatives à mon identité. J'y répondis rapidement en turc ; puis, sans laisser pousser plus loin l'interrogatoire, j'élevai la voix et me plaignis hardiment des procédés barbares dont j'avais été victime.

“ — De quel droit, demandai-je avec indignation, tenez-vous en prison un innocent ?

“ — Ne te fâche pas ! *papas-effendi*, dit le juge railleur ; on te le dira lorsque le moment sera venu.

“ — Je suis prêtre catholique et, à ce titre, protégé français. Vous n'avez pas le droit d'agir arbitrairement à mon égard et je m'en plaindrai au consul de France d'Andrinople. ”

Le *cadi* fut estomaqué de mon audace. Les accusés des tribunaux turcs ont toujours la tenue respectueuse.

Il demeura un instant indécis, puis chuchota quelque chose avec ses deux successeurs.

“ — Serais-tu *Frank* ? me dit-il ensuite.

“ — Non ! lui répondis-je, je suis né en territoire ottoman,

mais je su

Nouvea

que je con

du *sandja*

Deux g

konac où s

l'angle d'u

carreaux e

(chapelet).

Je fis, en

par un lég

de la cham

Les gend

“ — D'o

regarder.

Je déclin

bref, mon é

giquement

le tribunal.

“ — Le s

dehors de t

iniquité, *effe*

compte. ”

Il écouta

vague et cor

toujours éga

mais je suis catholique et, comme tel protégé français. ”

Nouveaux chuchotements, à la suite desquels il fut décidé que je comparaitrais devant le *coïmacan* (sous-gouverneur du *sandjak*).

• • •

Deux gendarmes me conduisirent à la grande salle du *konac* où siégeait le dit fonctionnaire. Il était accroupi à l'angle d'un large divan, les deux coudes appuyés sur des carreaux et l'une de ses mains pendantes égrenait le *tesbih* (chapelet).

Je fis, en entrant, un profond *téménah*, auquel il répondit par un léger salut de la main, et j'attendis debout au milieu de la chambre qu'il m'adressât la parole.

Les gendarmes étaient demeurés près de la porte.

“ — D'où es-tu, *papas-effendi*? ” me demanda-t-il sans me regarder.

Je déclinai le lieu de ma naissance, mon âge, ma qualité bref, mon état civil complet, puis je renouvelai plus énergiquement encore la protestation que j'avais faite devant le tribunal.

“ — Le seul fait, ajoutai-je, d'avoir détenu un prêtre, en dehors de toute espèce d'accusation et de jugement, est une iniquité, *effendi*, et le Consultat français vous en demandera compte. ”

Il écouta patiemment et sans broncher; perdu dans le vague et continuant d'égrener son *tesbih* d'un mouvement toujours égal.

Lorsque ma litanie fut finie, il eut un mouvement de tête indécis, comme quelqu'un qui revient d'une longue distraction, posa tranquillement son *tisbih* sur le tapis du divan et prononça gravement la sentence : *Pek ey !* (très bien !).

* * *

Sans se déranger, il prit sur un guéridon, à côté de lui, une feuille de papier et un *calem* (roseau taillé avec lequel écrivent les Turcs), le trempa lentement dans un minuscule encrier et écrivit deux lignes sur le papier étalé dans la paume de sa main gauche qui servait de pupitre. Il y apposa ensuite son cachet qu'il portait en breloque, le saupoudra posément de sable fin et le laissa finalement tomber sans mot dire sur le plancher à côté du divan.

Un gendarme, accoutumé aux gestes protocolaires turcs, accourut ramasser l'ordre écrit et s'inclina en portant la main successivement à son cœur, à sa bouche, et à son front, pendant que le *caïmacan* nous congédiait d'un geste à peine esquissé et reprenait son rêve au coin de la fenêtre.

II

On me conduisit au *yuz-backi* (centenier), qui après avoir lu le papier apporté par le soldat, m'annonça que je logerais dans le *kahwé odasse* (chambre du cafetier) qui est aux portes de la prison.

J'y pris
cafetier, q
fumées les
De là, je
avec les ge
on m'enfer

C'est pe
je fus témo
vais vous r

Le *kahm*
une écurie
animaux co

La premi
c'était d'abo
de voix, un
auxquels réj

En collan
mots. J'eus
tortures pou

Les exécu
et ne cessaie
quelques-uns
qu'on en bâ
reprises diffé

J'y pris donc place entre le geôlier, les gendarmes et le cafetier, qui abreuvait journellement de petites tasses parfumées les employés du *konac* et les policiers.

De là, je voyais les allants et venants, je pouvais causer avec les gendarmes ; mais défense absolue de sortir. La nuit, on m'enfermait à double tour.

* * *

C'est pendant cette phase de mon emprisonnement que je fus témoin et acteur aussi dans l'horrible scène que je vais vous raconter.

Le *kahmé odasse* était, par un de ses côtés, contigu avec une écurie obscure qui devait servir à l'occasion à loger les animaux confisqués ou saisis en maraude.

La première nuit, j'entendis du bruit derrière la muraille : c'était d'abord un murmure de conversations, puis des éclats de voix, un remue-ménage d'objets lourds, enfin des coups auxquels répondaient des cris et des gémissements.

En collant l'oreille au mur, je parvins à saisir quelques mots. J'eus vite compris que l'écurie servait de salle de tortures pour mes pauvres compagnons.

Les exécutions duraient la plus grande partie de la nuit et ne cessaient qu'au matin. Je pus reconnaître, à la voix, quelques-uns de mes malheureux paroissiens et je constatai qu'on en bâtonna quelques-uns jusqu'à trois et quatre reprises différentes dans la nuit.

• • •

Vous savez comment s'y prennent les exécuteurs turcs.

Le patient est garotté et gît sur le ventre. On lui passe les deux chevilles dans un nœud coulant et deux soldats, saisissant les bouts de la corde à droite et à gauche, lui maintiennent de force la plante des pieds en l'air, pendant qu'un homme vigoureux s'escrime sur elle à coups de bâton de cornouiller!

L'officier écoute impassiblement les hurlements de la victime, et, quand la douleur est arrivée à son paroxysme, il se penche et pose une question. Suivant la nature de la réponse, le supplice s'arrête ou reprend.

On ne frappe pas uniquement sur la plante des pieds ; tout le corps du patient peut recevoir des coups à l'aventure. Les bourreaux sont expérimentés et connaissent les endroits les plus sensibles. Quelques coups appliqués de certaine façon sur le bout des orteils ou sur l'endroit qui n'appuie pas à terre dans la marche, exaspèrent la douleur jusqu'à la folie. Les ongles des pieds tombent bientôt et le corps enfle démesurément comme chez les hydropiques.

• • •

J'écoutais ces horreurs en frissonnant.

Parmi ceux qu'on maltraita le plus, je reconnus, à ses cris, Stoyou Roussef, un de mes charbonniers. Il avait dû perdre

tellement
jugea inutile
l'officier or
en ajoutan
On voul
niers.
J'entend
du mur cor
conversatio

La pensé
rant ; mais

J'écoutai
ner l'endroi

Rampant
endroit le

place. Il ne

cherchai à t
par déniche

Armé de
que j'avais s

couché sur l
plus longten

reliés seulem
Comme il

m'arrêtai de
sage à mon

tellement de sang, dans les exécutions précédentes, que l'on jugea inutile de le questionner davantage et j'entendis l'officier ordonner aux gendarmes de le jeter le long du mur, en ajoutant : " Il crèvera là si ça lui plaît. "

On voulait sans doute cacher sa mort aux autres prisonniers.

J'entendis effectivement la chute d'un corps lourd au bas du mur contre lequel je me tenais aux écoutes ; puis les conversations cessèrent et on ferma la porte de l'écurie.

* * *

La pensée me vint aussitôt de secourir le pauvre mourant ; mais comment faire ?

J'écoutai, en retenant ma respiration, et cherchai à deviner l'endroit précis d'où partaient les gémissements.

Rampant au-dessous de la banquette qui occupait à cet endroit le mur, je parvins à situer assez exactement la place. Il ne restait qu'à creuser un trou à travers la paroi. Je cherchai à tâtons dans le foyer parmi les ustensiles et finis par dénicher une tige de fer assez longue et pointue.

Armé de cet outil, je retournai dans l'obscurité à l'endroit que j'avais soigneusement marqué sous la banquette, et, couché sur le côté, je me mis à l'ouvrage. Il ne fallut pas plus longtemps pour venir à bout de l'obstacle : les pierres reliés seulement par la boue, se détachaient sans peine.

Comme il ne s'agissait pas pour moi d'une évasion, je m'arrêtai dès que le trou fut suffisant pour donner passage à mon instrument.

Alors j'appelai à mi-voix :

“ — Stoyou m'entends-tu ? Es-tu là ? ”

• • •

Un gémissement douloureux me répondit. Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. Le pauvre agonisant gisait contre la muraille presque à portée de ma main.

“ — Qui es-tu, prononça-t-il entre deux râles.

Je me fis reconnaître alors et lui expliquai ma présence dans la chambre du *cafedji*.

“ Olé lé ! Père Yvan . . . , je m'en vais . . . , je pars . . . je vais mourir ! ”

Il n'avait même plus la force de tourner vers le mur sa face tuméfiée ; il lui eût fallu pour cela s'appuyer sur les moignons sanglants de ses pieds brisés.

Je le consolai en lui promettant de prendre soin de sa famille si Dieu me réservait la vie à moi-même (le malheureux était père de deux garçons et de trois filles) ; puis je lui parlai du Ciel.

Il me demanda à se confesser. Il dépensa à cette sainte tâche son dernier restant d'énergie et sa dernière lueur de raison. Notre entretien fut plusieurs fois interrompu par ses défaillances.

Accroupi sous ma banquette, au milieu des débris, et l'oreille au niveau de l'ouverture que j'avais creusée, je versai des larmes brûlantes sur cette atroce misère et sur mon impuissance à le soulager.

Enfin! je
voix brisée

Les sainte
à lui suggér
rôle final, lu

Je rebou
pus, ce qui
quette était
traces de mo
tigations fai
était très o
remarqua ri

Une sema
sans explica
part de me
qu'on venait
Dédé Agatch
sar, de Torbe
méthodiquen

Les interr
ment, ainsi q
mon tour ne

Le géolier
mutisme le p

J'avais pu
ni r un billet

Enfin! je lui donnai l'absolution et j'entendis encore sa voix brisée me dire : " Merci et adieu ! "

Les saintes pensées et les courtes prières que je continuai à lui suggérer ne tardèrent pas à rester sans réponse. Le rôle final, lui-même, ne dura pas longtemps.

Je rebouchai dans l'obscurité mon trou du mieux que je pus, ce qui n'était pas chose facile. Heuseusement, la banquette était assez basse et assez large pour dissimuler les traces de mon travail ; j'appréhendai davantage les investigations faites de l'autre côté du mur dans l'écurie. Celle-ci était très obscure et, la nonchalance turque aidant, on ne remarqua rien.

III

Une semaine plus tard, on me réintégra subitement et sans explication aucune dans la prison. J'y retrouvai la plupart de mes anciens compagnons et d'autres nouveaux qu'on venait à peine d'arrêter. Il en arrivait du côté de Dédé Agatch, de Skétché, de Domouz-Déré, de Dohan-Hissar, de Torbalé-Keny, de Dorvent... Les soldats écumaient méthodiquement tous les villages bulgares.

Les interrogatoires nocturnes se poursuivaient régulièrement, ainsi que les bastonnades ; mais durant trois mois, mon tour ne vint jamais.

Le geôlier et les gendârmes opposaient à mes questions le mutisme le plus complet.

J'avais pu, grâce à un paysan bulgare libéré, faire parvenir un billet à l'évêque pour le renseigner sur ma situation.

Le consul de France, M. Meyrier, averti, avait demandé ma délivrance sans pouvoir l'obtenir ; mais on lui avait promis que, du moins, je ne serais pas emprisonné avant un jugement en forme : le *vali* assurait que je vivais à l'hôtel sous la simple surveillance de la police. Je sus plus tard qu'un prêtre et ensuite des religieux de l'Assomption étaient venus d'Andrinople pour me visiter ; le *caïmacan* leur avait opposé un refus formel. J'étais au secret.

• • •

Une si longue attente devait éveiller les supçons du consul, car, un beau matin de décembre, je fus appelé subitement à comparaître devant le *yuz-bachi*.

“ Le Gouvernement de la Sublime Porte, me dit-il, vous fait la faveur de vous loger hors de la prison. Vous allez suivre ce gendarme, qui vous conduira au Khan où vous devez habiter. Souvenez-vous seulement qu'il vous est défendu d'en sortir. Je ferai constater votre présence tous les jours et vous vous tiendrez prêt à la première réquisition des autorités. J'espère que vous saurez reconnaître cette marque de considération en n'essayant pas de désobéir, ce qui, d'ailleurs, serait infiniment dangereux pour vous. ”

Après ce petit discours bien senti, je fus, en effet, conduit au *khan* d'Hadjik.

Bon nombre de Grecs de ma connaissance y étaient attablés dans la salle basse qui sert de café.

Mon entrée fit sensation. Tous se levèrent pour me saluer.

Ils me croyaient définitivement délivré de prison et pas un n'oublia de m'adresser le souhait de compassion habituel : *Guëtmich ola !* (que cela soit passé, oublié !)

Mais pourquoi les Turcs m'avaient-ils donc élargi à l'improviste, sans raison apparante ?

J'en eus bientôt l'explication.

Le lendemain, deux messieurs se présentèrent, flanqués du *yuz-bachi*. Ils étaient en costume européen et se disaient envoyés par le consul de France d'Andrinople pour s'assurer si, oui ou non, j'étais en prison, comme on l'avait écrit à M. Meyrier.

L'officier turc faisait l'empresé et montrait beaucoup de prévenance.

“ — Vous pouvez constater par vous-mêmes, leur dit-il d'un ton de politesse exquise, que le *papas effendi* est ici en pleine liberté dans un hôtel et au milieu de ses amis. ”

Je rompis les chiens sans vergogne et me mis à raconter en français toute la vérité aux deux envoyés du consul. Le *yuz-bachi* ne comprenait rien à mes paroles ; mais il se doutait, à mon air animé, que je ne vantais pas son Gouvernement. Il ne pouvait tenir en place et me mitraillait de ses regards furieux. Mais on ne m'arrête pas facilement et je sais que l'audace en impose toujours aux Turcs.

Les deux messieurs repartirent donc édifés et le *yuz-bachi* alla faire son rapport au *caïmacan*.

Je demeurai cependant en mon khan à me morfondre sans rien voir venir. J'y faisais plus librement mes prières dans ma petite chambre que dans le désordre et la promiscuité de la prison ; mais il m'était impossible d'y célébrer la sainte

messe, et je n'avais d'autre distraction que la conversation avec les habitués du café.

• • •

L'ennui me prit de cette réclusion sans cause et aussi le regret des dépenses forcées de l'hôtel, car je suis pauvre ! Je résolus de brusquer de nouveau la situation.

Il y a le télégraphe à Orta-keuy. Je m'y rendis et envoyai une dépêche à M. Meyrier pour me plaindre de ma détention sans jugement et du refus réitéré des Turcs de me juger.

J'insistais, en effet, sur ce point chaque fois que je voyais un gendarme ou un fonctionnaire.

Ce à quoi je m'attendais arriva.

• • •

Je fus mandé au *konak* le soir même. Le *caïmacan* tenait entre les mains ma dépêche qui, comme de raison, lui avait été livrée par le fidèle télégraphiste.

Vous devinez si je fus tancé sévèrement. Le *yuz-bachi* s'emporta et me fit des menaces. Pour demeurer fidèle à mon système, je le pris moi-même d'aussi haut que lui et réclamai des juges avec la dernière énergie.

" Si on ne m'en donne pas ici, déclarai-je, je partirai malgré vous pour en réclamer à Andrinople. Vos soldats peuvent me fusiller aux portes d'Orta-keui : mais vous recevrez ensuite une leçon dont profiteront d'autres innocents. "

Des a
caïmacan
" Ah !
demain

Le len
Le tril
deux scr
clos, dan
Après
on en vir
" Avez
là ?... P
jour ?...

Bref, o
ser à cor
heureuse
On me
m'avoir a
Je refusa
écriture c
On-me
avoir, en
à la turqu
volontair
comitadji

Des accents si résolus électrisèrent jusqu'à l'apathique *caïmacan*, qui se redressa sur son divan et s'écria :

“ Ah ! tu veux être jugé ? Qu'à cela ne tienne. Tu le seras demain ! ”

IV

Le lendemain, je comparus devant mes juges.

Le tribunal se composait du *caïmacan*, du *yuz-bachi* et de deux scribes quelconques du *konak*. Tout se passait à huis-clos, dans une chambre particulière.

Après les questions d'usage sur mon identité et mon état, on en vint à l'affaire des *comitadjis* :

“ Avez-vous connu celui-ci ? ... Avez-vous rencontré celui-là ? ... Pourquoi tel paysan était-il absent du village tel jour ? ... ”

Bref, on me posa mille questions insidieuses pour me pousser à compromettre quelqu'un de mes fidèles. Je m'en tirai heureusement.

On me montra un billet que les *comitadjis* étaient censés m'avoir adressé. Correspondance avec les ennemis de l'Etat ! Je refusai de le reconnaître et réclamai une ligne de mon écriture comme preuve, si l'on en avait contre moi.

On me reprocha d'avoir ravitaillé les insurgés. Je répondis avoir, en effet, donné du pain à quelques inconnus habillés à la turque et parlant le turc qui s'étaient donnés pour des volontaires envoyés par le Gouvernement à la poursuite des *comitadjis* bulgares. J'étais forcé de les secourir sous peine

de représailles, et puis quel moyen avais-je de contrôler leurs dires ? On fait la charité comme on peut.

Ce dernier point fut considéré comme un aveu. Le *yuz-bachi* paraissait triomphant.

On me présenta le compte rendu de l'interrogatoire à signer. Je refusai, car je flairais un piège et fis simplement remarquer que le Tribunal ne me paraissait pas régulier, ce qui scandalisa les *kiatibs* (secrétaires) et fit presque rougir le *caïmacan*.

“ — Il n'y a pas grand mal à cela ! dit-il, puisque tu vas bientôt trouver d'autres juges à ta guise. ”

Alors, il m'annonça que j'allais partir immédiatement pour la prison d'Andrinople. C'était un petit coup de théâtre préparé d'avance pour me mater. Je fis l'indifférent.

• • •

En descendant, je vis rangée dans la cour du *konak* la colonne des prisonniers qui devait être dirigée sur Andrinople.

Ils étaient au nombre de soixante-quinze, tous Bulgares et connus de moi.

“ — Où sont les voitures ? demandai-je au *zaptié* qui m'accompagnait.

“ — Il n'y a pas de voitures, me répondit-il ; vous irez à pied.

“ — Comment veux-tu que ces pauvres gens, exténués par leur séjour en prison, fassent sans mourir 50 kilomètres chargés de fers. Tu ne vois donc pas qu'il y a des mala-

des ?... Pe
drinople. l

Mon za
en référé

Ce dern

“ S'il ve

La répo

nottes, que

avec une se

çai vers m

mèrent pa

vention en

“ — Frè

pauvres po

doivent s'er

par char d

tête. Je pay

vais quêter

Ils le fur

caravane.

Le *tchaon*

touché. Il n

et comme j

mes mains,

dans sa gro

quiète pas,

des ?... Pour moi, je déclare que je refuse d'aller à pied à Andrinople. Fais ce que tu voudras."

* * *

Mon *zaptié* fit part de ma révolte à son *tchaouch*, lequel en référa au *yuz-bachi*, qui recourut au *caïmacan*.

Ce dernier répondit placidement :

" S'il veut une voiture, qu'il la paye. "

La réponse me revint, accompagnée d'une paire de menottes, que le *tchaouch* lui-même m'attacha aux poignets avec une sollicitude paternelle. Ainsi enguirlandé, je m'avancai vers mes compagnons. Tous, sans exception, m'exprimèrent par leurs regards leur sympathie pour mon intervention en leur faveur.

" — Frères, leur dis-je, il y en a parmi nous qui sont trop pauvres pour payer leur place en voiture ; mais des chrétiens doivent s'entr'aider même en prison. Il suffira de 40 piastres par char de huit hommes, ce qui revient à 5 piastres par tête. Je payerai, à moi tout seul, la première voiture, et je vais quêter parmi vous l'argent des autres. Soyez généreux. "

Ils le furent. En moins de rien, nous eûmes organisé notre caravane.

Le *tchaouch* qui devait nous conduire était émerveillé et touché. Il m'appela " Mon enfant ! " tout le long de la route, et comme j'osais lui montrer mes fers qui avaient glissé de mes mains, pour lesquelles ils étaient trop grands, il sourit dans sa grosse moustache et me dit en sourdine : Ne t'inquiète pas, mon agneau ; ce n'est que pour la forme ! "

V

Le 23 décembre donc, deux jours avant Noël, nous fûmes enfermés ensemble dans le grand *kavouk* d'Andrinople. C'est une vaste cave où l'on descend par quelques marches glaiseuses suivies d'un plan incliné encore plus boueux. Les proportions en sont autrement grandes que celles de la prison d'Orta-keui, comme il convient, d'ailleurs, pour un chef-lieu de province.

L'incommodité et l'horreur du lieu surpassaient encore ce que je m'étais imaginé. Notre seul cachot contenait 180 prisonniers empilés les uns sur les autres, parmi lesquels 5 popes et 2 professeurs bulgares. J'étais le seul prêtre catholique.

Trois autres cachots étaient également bondés.

* * *

L'ensemble des prisons du konak contenait alors 900 prisonniers, dont 300 de droit commun et 600 pour causes politiques ; parmi ces derniers figuraient 14 popes et 25 professeurs bulgares. D'un cachot à l'autre, il n'existe aucune communication ; mais nous avions parfois des nouvelles par des prisonniers qu'un caprice des geôliers changeait de logis.

La répartition des détenus s'était effectuée au petit bonheur ; il n'y avait pas de catégories parmi eux.

Les Turcs estiment avoir assez fait quand ils ont mis tout le monde ensemble sous les verrous. C'est affaire aux *habous*

(prisonniers
s'arrangea

Les vale
par se clas
la société,
tive. Une
nue de la
et aux plu
attribuée
faisais pa

Nous ét
mité des
contestatic
servait de
devenu le

J'ajoute
gloire de I
de préside
acquise pe
d'Orta-ke
crainte rév
la France,

(prisonniers) de s'arranger entre eux. Et effectivement ils s'arrangeaient tant bien que mal.

Les valeurs individuelles, les mérites personnels, finissent par se classer, par s'échelonner, dans le bagne comme dans la société, et on en arrive à une sorte d'organisation instinctive. Une autorité se constitue peu à peu, tacitement reconnue de la majorité. Quelquefois, elle échoit aux plus hardis et aux plus violents. Dans notre petit enfer, elle fut vite attribuée à un groupe de popes et de professeurs ; j'en faisais partie.

• • •

Nous étions neuf que la communauté d'idées et la conformité des goûts avaient rapprochés. On nous cédait sans contestation la meilleure place sur l'estrade circulaire qui servait de dortoir. Notre coin, au bout de huit jours, était devenu le siège du Gouvernement.

J'ajouterai, soit dit sans vanité déplacée, mais tout à la gloire de Dieu et de la religion catholique, que j'avais le rôle de président dans notre petit Comité directeur. L'influence acquise pendant les trois mois précédents sur la chiourme d'Orta-keui, y était bien pour quelque chose, ainsi que la crainte révérentielle inspirée aux Turcs par la protection de la France, dont je jouissais.

• • •

De temps à autre, quelqu'un venait du consulat de France s'assurer que je n'avais été ni battu, ni mis à la torture. Quel prestige cela me donnait, même aux yeux des gendarmes et des géoliers ! Ma personne était inviolable comme celle des rois.

Parfois les bonnes Soeurs Oblates de l'Assomption venaient me visiter ; je faisais des distributions d'oranges et de petites douceurs aux plus pauvres et aux malades, sans en excepter les musulmans, qui acceptaient avec reconnaissance.

• • •

Beaucoup de mes compagnons étaient tellement dévorés de vermine qu'ils en étaient malades. Leurs habits sordides tombaient en lambeaux ; le linge jamais lavé n'était qu'une loque puante. Je sacrifiai mon petit avoir à leur acheter à tous une chemise neuve. On en vendait d'assez bonnes.

J'en donnai même aux deux espions que la police avait placés à mes côtés. C'étaient deux Bulgares, de misérables gardiens de buffles, du village de Balek-Keuy, non loin de Dédé-Agatch. Je ne sais ce qu'on leur avait promis en récompense de leur trahison ; mais ils passaient leur temps à me faire confidence de leurs aventures imaginaires en compagnie des *comitadjis*. A les entendre, ils auraient fait partie de tous les complots. . . Comment ne pas reconnaître tant de confiance en leur accordant la mienne ? Je les laissai parler tant qu'ils voulurent ; mais je ne bronchai pas et ils durent comprendre, enfin, à mon silence, que je les avais devinés.

Lorsqu'
autres, il
qu'ils av
posai sil
Bien c
ils leur a

Je fus t
soit de v
rogatoire

Le dra
situés au
sassin gu
la nuit pe
l'immonde
son épaul
menottes
attendait

La victi
ouvert la
de massu
tombait en
saisir par
s'ouvrait
cadavre d
n'auraient

Lorsque je leur présentai une chemise neuve, comme aux autres, ils furent émus et m'avouèrent avec confusion le rôle qu'ils avaient joué jusque-là. Je leur pardonnai et leur imposai silence.

Bien certainement, si mes compagnons s'en étaient doutés, ils leur auraient arraché la vie.

VI

Je fus témoin de plusieurs meurtres, accomplis en punition soit de vols, soit de dénonciations faites au cours des interrogatoires.

Le drame se passait, d'ordinaire, dans les lieux d'aisances situés au fond de l'étroite cour attenante à la prison. L'assassin guettait le moment où la victime se levait pendant la nuit pour faire ses nécessités ; il courait se cacher dans l'immonde cabanon et, derrière la porte fermée, relevait sur son épaule le paquet de lourdes chaînes qui rattachaient ses menottes à sa ceinture, puis, dans l'obscurité profonde, il attendait en silence.

La victime arrivait à demi somnolente ; à peine avait-elle ouvert la porte qu'elle recevait sur la tête le terrible coup de massue de paquet de chaînes lancé à toute volée. Elle tombait en avant, le crâne fracassé ; il n'y avait plus qu'à la saisir par les pieds et à la pousser jusqu'à l'orifice béant qui s'ouvrait sur le cloaque entre les poutres disjointes. Son cadavre disparaissait dans les immondices où les gardiens n'auraient jamais l'idée de les rechercher.

De pareilles disparitions ne préoccupaient guère le geôlier ni les juges, et les prisonniers gardaient là-dessus un silence éternel.

• • •

Mes fréquentes interventions dans les disputes ou les rixes que j'avais réussi à apaiser, avaient fait de moi une sorte d'arbitre général.

J'eus le bonheur de sauver la vie à un misérable que mes compagnons avaient déjà condamné à mort.

C'était un pope schismatique du village de Raklitsa, près de Kirk-kilissé. On envoyait, à peu près chaque semaine, de la métropole bulgare, une aumône de 75 ocques de viande et un sac de riz à répartir entre les prisonniers (j'ai déjà dit que le Gouvernement ne fournissait que du pain, et en quantité insuffisante). Ce pope de Raklitsa fut désigné pour faire, en compagnie du *tchaouch*, la distribution des vivres.

Nous sûmes bientôt que le Turc et lui s'entendaient pour en soustraire chaque fois une notable partie, qu'ils revendaient au *bakal* de la prison et s'en partageaient le prix.

Les preuves de la trahison étaient éclatantes. Il fut condamné à mort à l'unanimité. J'avais en vain lutté de toutes mes forces contre la sévérité de ce verdict. A la fin, je déclarai que, s'ils ne m'accordait pas sa vie, je me mettais au ban de leur société et ne voulais plus les reconnaître. Les meilleurs cédèrent et firent céder les autres. Le misérable pope fut épargné ; on se contenta de le reléguer à l'écart, comme un lépreux.

Il
com
ni un
que,
le co
nait
quais
priso
piété
myst
Qu
pas r
Je
lui ét
pauv
cinqu
mendi
pitanc

Not
d'un i
Con
rexcit
" —
quatre

VII

Il y avait, parmi les prisonniers, un Italien emprisonné comme faux monnayeur et ne sachant ni un mot de ture, ni un mot de bulgare. Il s'était attaché d'autant plus à moi que, outre ma qualité de catholique, j'étais le seul qui pût le comprendre : je parle, en effet, un peu l'italien. Il se tenait toujours près de moi lorsque je priais ou que j'expliquais des passages de mon bréviaire à quelque groupe de prisonniers chrétiens. Il revint sans peine aux pratiques de piété de son enfance. Elles étaient accompagnées d'accès du mysticisme particulier à sa race.

Que de songes merveilleux et même de visions ne m'a-t-il pas racontés !

Je me souviens, entre autres choses, que la Sainte Vierge lui était apparue une nuit pour lui ordonner de secourir un pauvre prisonnier bulgare qui avait mangé son pain sec cinquante-quatre jours de suite, parce qu'il avait honte de mendier auprès de ses compagnons. De fait, il partagea sa pitance avec lui.

* * *

Nous avons lié connaissance, l'Italien et moi, à propos d'un incident assez burlesque, que je veux vous raconter.

Comme j'avais remarqué un jour son air sombre et surexcité, je lui demandai doucement le sujet de son chagrin.

“ — Je n'y tiens plus, me répondit-il ; je vais un de ces quatre matins assommer ces sales Turcs que tu vois là-bas. ”

Et son regard furieux désignait le coin de l'estrade à l'autre bout de la salle. Là, en effet, des deux côtés de la porte de la petite cour, étaient groupés les prisonniers musulmans.

“ — Et qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

“ — Ils ne cessent de m'insulter.

“ — Les aurais-tu choqués en quelque chose ?

“ — Moi ?... En rien du tout ! Je ne leur ai même pas parlé ; je ne sais pas le turc. ”

J'étais étonné. Une telle conduite était invraisemblable de la part des Turcs ; gens graves et pondérés. On ne trouverait pas pour un liard de gaminerie parmi toute la population turque de l'Empire ottoman.

“ — Répète-moi donc un peu les injures qu'ils te disent ? ” demandai-je à l'Italien.

Il refusa d'abord ; mais je finis par le persuader.

“ — Eh bien ! me dit-il, quand je passe devant eux le matin pour aller dans la cour, ces cochons-là me disent l'un après l'autre : “ *Fa ballar l'orso !* ” (Fais danser l'ours !). Ils me traitent de bohémien, ajouta-t-il en grinçant des dents ; je veux leur montrer quelle espèce d'ours je fais danser quand je m'y mets.

“ — Calme-toi, mon ami ; calme-toi, lui dis-je. Il y a sûrement un malentendu là dessous. Je t'assure que ces Turcs n'ont aucune raison de t'en vouloir et qu'ils ne te disent pas des injures comme tu penses. Du reste, viens avec moi ; je m'engage à te faire adresser des excuses, s'ils t'ont vraiment insulté. ”

Il me suivit.

Les m
lirent pa
cercle. A
graveme
d'usage,
avec étou
mesurém
“ — P
démêlés
traité de
J'avais
notamme
L'idée
c'était lo
tendait a
“ — V
dans sa l
ou trois f
fa ballar
Les vis
“ — El
Nous le s
Et il re
“ — *Sal*
du matin
A l'usag
taines coi
olson, que

Les musulmans, très dignes et impassibles, nous accueillirent par des *téméhas* (saluts) et nous firent place dans leur cercle. Après avoir échangé une cigarette avec eux et énoncé gravement quelques sentences très banales ; comme il est d'usage, j'en vins au chapitre de l'ours. Mes Turcs écoutèrent avec étonnement l'exposé des faits et je vis, à leurs yeux démesurément ouverts, qu'ils n'y comprenaient rien.

“ — Personne parmi nous, me dit le plus âgé, n'a eu de démêlés avec l'*Effendi Italien*, et nous ne l'avons jamais traité de tzigane ni invité à faire danser les ours. ”

J'avais jusque-là traduit en turc les propos de l'Italien et notamment sa pittoresque injure.

L'idée me vint tout à coup de la leur dire en italien ; c'était logique, puisque c'est en italien que mon client prétendait avoir été injurié.

“ — Voici, leur expliquai-je, ce que cet homme a entendu dans sa langue, en passant devant vous. Et je répétai deux ou trois fois, en variant les intonations : “ *Fa ballar l'orso ! fa ballar l'orso ! fa ballar l'orso !* ”

Les visages s'éclairèrent aussitôt.

“ — Eh ! mais, dit un musulman, ce n'est pas une injure. Nous le saluons tout bonnement. ”

Et il reprit après moi, de sa plus belle voix gutturale :

“ — *Sabahlar haïr olsonn ! Sabahlar haïr olsonn !* ” (salut du matin ! que tes matinées soient heureuses !)

A l'usage, certaines voyelles prennent de l'emphase, certaines consonnes se fondent et l'on a par crase : *saballar olson*, que mon italien entendait : *fa ballar l'orso*.

Un accès de fou rire me secoua à instant les côtes. Je dus, pour le réprimer, m'écraser à la hâte l'estomac sur les genoux et me tamponner les ouvertures nasales avec la loque infecte qui me servait de mouchoir.

Quand je me fus assez mouché, je me tournai, les yeux encore humides, vers l'Italien, qui était accroupi près de moi, et lui expliquai joyeusement le fameux quiproquo.

Déjà rassuré par la mine des Turcs et par la mienne, il rit franchement avec moi de son erreur et voulut serrer la main de ces braves gens dont il a vait si mal interprété la courtoise salutation.

Désormais il ne me salua plus moi-même et les autres chrétiens qu'en disant de sa voix la plus profonde : "*Fa-ballar l'orso !*"

" — Tiens, disaient ses voisins étonnés, voilà l'Italien qui parle turc maintenant ! "

VIII

Puisque nous sommes au chapitre gai, je vais vous raconter le stratagème qu'employa le P. Auguste Mosser pour me confesser.

On me tenait toujours au secret et, sauf l'entretien d'une minute que j'avais de temps à autre avec le drogman du consulat français, conversation tenue en Turc et devant des *zaptiés* comme témoins, sauf encore le " Merci ! " que j'adressais toujours en turc aux Religieuses Oblates qui m'apportaient leur aumône, aucune relation avec l'extérieur n'était permise.

Je pu
demand
Mosser,
demand
de poli
confessi
risée.

Le Pè
Il fit ob
lire des
l'office le

" — C
prisonni
prière.

" — I
Qu'on n
Boneff, i
d'église,

Sous c

Je fus
l'autre
deux poi
fouine, s

Mon c
m'adress
qu'il se p
livre, fit

• • •

Je pus, une fois, glisser à la Sœur Rose une phrase pour demander un confesseur. Elle en avertit le Père Auguste Mosser, Résurrectionniste, qui se présenta à la prison et demanda à me voir. Il trouva porte close. Le recours au chef de police et au *vali* lui-même ne put avancer l'affaire. La confession, étant un entretien secret, ne pouvait être autorisée.

Le Père Auguste, heureusement, est un homme ingénieux. Il fit observer qu'on laissait parfois pénétrer des popes pour lire des prières sur les malades ou les morts et même dire l'office le dimanche.

— Cela, lui répondit-on, n'est pas une conversation ; les prisonniers n'ont rien à faire qu'à assister en silence à la prière.

— Eh ! répliqua-t-il, je n'en demande pas davantage ! Qu'on me laisse lire nos prières catholiques sur le pope Ivan Boneff, mon confrère, qui est malade. J'apporterai mon livre d'église, je lirai la prière et je m'en irai sans lui parler ”.

Sous cette forme, la permission fut accordée.

Je fus donc appelé un jour à la grille d'entrée et vis, de l'autre côté, le Père Auguste, qui m'attendait, flanqué de deux policiers. D'autres employés de la prison, à mine chafouine, se tenaient assis à portée dans les coins.

Mon confesseur me salua gravement de la tête et, sans m'adresser une parole, tira de sa poche une étole violette qu'il se passa au cou, mit ses lunettes, puis, ouvrant son livre, fit un grand signe de croix que je répétai.

Alors, en imitant le ton de la lecture, il commença à me débiter une phrase latine qui signifiait :

“ Mon ami, je vais vous confesser, comme vous l'avez demandé : le livre que je tiens à la main est un examen de conscience pour les prêtres ; je lirai lentement en latin la liste des péchés et à tous ceux dont vous vous reconnaîtrez coupable, vous répondrez *Kyrie eleison*. Vous laisserez passer les autres en silence. A la fin je vous donnerai la pénitence et l'absolution. ”

J'avais compris. Immédiatement je baissai la tête, car l'expression de ma physionomie aurait pu nous trahir. Tous les gardes-chiourme écoutaient et regardaient avidement.

Mon confesseur, cependant, avait entamé la lecture de l'examen de conscience. De temps en temps je poussais mon “ *Kyrie* ” accusateur. Les policiers constatant que je prononçais toujours la même parole, ne s'en formalisèrent pas ; cela devait évidemment faire partie des prières catholiques. Quant au latin, ils n'y comprirent goutte.

Quand je me relevai pardonné, je remerciai d'un regard ému le Père Mosser et revins tout joyeux au milieu de mes compagnons de chaîne.

Je vous ai dit comment j'avais moi-même joué le rôle de confesseur dans la prison.

IX

Il y aurait bien des choses à ajouter sur d'autres grâces dont j'ai été témoin dans cet impur réduit.

Je me c
cisme des t
Leurs er
sainteté et
de l'embras
montagnar
Mgr Petko
un prêtre c
apostolique

L'arresta
Tchélebi es
La voici
La comm
pour surveil
pouvoir dis
bulgares de
d'Akheu-Te
leur rançon
turques (11,
Arrêtés en
d'Andrinopl
les officiers s
délai pour a
restantes.

(1) Les *tchori*
d'un lieu.

Je me contenterai de vous citer la conversion au catholicisme des *tchorbadjis* (1) de la région d'Akheu-Tchélebi.

Leurs entretiens avec moi les avaient convaincus de la sainteté et de la vérité du catholicisme et ils me promirent de l'embrasser. Effectivement, à leur sortie des cachots, ces montagnards envoyèrent une députation de leurs villages à Mgr Petkoff. Ce dernier manquait de moyens pour entretenir un prêtre ou ouvrir une école ; il en référa donc au délégué apostolique de Constantinople.

* * *

L'arrestation et l'odyssée de ces braves gens d'Akheu-Tchélebi est une histoire bien turque.

La voici en deux mots.

La commission militaire nommée par la Sublime Porte pour surveiller les menées des *comitadjis*, se servait de son pouvoir discrétionnaire pour battre monnaie sur les villages bulgares de la frontière. Les douze premiers *tchorbadjis* d'Akheu-Tchélebi furent ainsi arrêtés comme *comitadjis* et leur rançon fixée par la Commission militaire à 500 livres turques (11,500 francs).

Arrêtés en 1901, ils étaient encore, en 1903, dans la prison d'Andrinople. Ils avaient déjà payé 300 livres turques que les officiers s'étaient partagées et imploraient en vain un délai pour aller recueillir, parmi leurs villages, les 200 livres restantes.

(1) Les *tchorbadjis*, mot à mot : donneurs de soupe, sont les notables d'un lieu.

Ces négociations finirent par faire du bruit. Aarif Pacha découvrit le pot-aux-roses et dénonça la Commission militaire au sultan Abd-ul-Hamid. De Yldiz, on ordonna par télégramme d'envoyer les prisonniers à Constantinople.

Aarif Pacha, au courant des intrigues de la *camarilla* d'Yldiz, conseilla aux *tchorbadjis* d'expédier de Makri-Keui un télégramme explicatif au Sultan et lui-même s'arrangea pour qu'on fit faire halte au convoi à ce village. Le résultat de ces mesures fut qu'on écroua les captifs dans la petite prison de Makri-Keui, au lieu de les enfouir dans les vastes prisons de Stamboul, où ils eussent été perdus.

Le sultan nomma une autre Commission pour reviser les actes de la première. Elle avait à sa tête un officier kurde qui parlait fort bien le français et était probablement un adversaire de ses prédécesseurs. L'affaire d'Akheu-Tchélebi fut reprise et les malheureux montagnards, après s'être morfondus toute l'année 1904 dans la prison de Makri-Keui, furent enfin libérés.

X

J'allais être moi-même mis en liberté à la suite des pressantes démarches du consulat de France ; mais auparavant j'eus à subir deux interrogatoires, qui furent encore plus sommaires que celui d'Orta-Keui.

Au premier, le juge se borna à demander nos noms, prénoms, qualités, etc., sans rien mentionner du délit dont on nous accusait. Avec des fournées nombreuses comme les nôtres, le pauvre homme suait rien qu'à faire l'appel des prisonniers.

Au se
mêmes q
lire à to
succédai
de prison

Ahuri
vais croi
voisin, er
" — E
ment ? "
" Le pi
greffier p
" — E
à mon vo
pour moi,
" — Il
sance, des
d'une sent
Et la le
Il y eut
Les peir
J'ai su ens
siècle.

Au second interrogatoire on nous posa absolument les mêmes questions. Ensuite, nous vîmes le greffier se lever et lire à toute vitesse une longue liste, où les noms propres se succédaient, suivis chacun d'un nombre variable d'années de prison.

• • •

Ahuri d'un si invraisemblable dénouement, je n'en pouvais croire mes oreilles et je poussai du coude un pope, mon voisin, en lui demandant :

“ — Est-ce que tu comprends, toi, ce qu'on lit en ce moment ? ”

“ Le président, qui avait aperçu mon geste, interrompit le greffier pour me demander ce que j'avais dit.

“ — *Effendi*, répondis-je respectueusement, j'ai demandé à mon voisin s'il comprenait la lecture qu'on nous fait ; car pour moi, je ne sais ce dont il s'agit.

“ — Il s'agit, reprit le président avec un air de complaisance, des sentences du tribunal et, pour toi en particulier, d'une sentence d'acquiescement.

Et la lecture continua.

Il y eut vingt-trois acquittés sur trois cents prisonniers.

Les peines variaient de quinze à cent un ans de prison. J'ai su ensuite que j'avais esquivé le second chiffre, celui du siècle.

• • •

On dit que la fortune est aveugle, et vous allez voir si c'est vrai.

Je sortais de prison, après avoir dit adieu à mes infortunés compagnons condamnés à y demeurer. Au dehors, on organisait une colonne de forçats qui émigraient pour le bagne de Kirk-Kilissé. Les carioles étaient là et se remplissaient lentement.

Un vieillard s'approche : il venait apporter à son fils prisonnier un peu d'argent pour l'aider à passer le dur hiver. Comme il circulait péniblement entre les voitures un *tchaouch* brutal l'empoigne et le lance au milieu des prisonniers déjà embarqués.

Le vieillard proteste et jette les hauts cris :

“ — Veux-tu te taire ! Toi aussi tu es condamné ! ” gronde le Turc ! et il lui administre quelques bourrades pour l'obliger au silence.

C'est ainsi qu'un pauvre vieillard, qui de sa vie n'avait vu de *comitadjis*, fut condamné à quinze ans de prison.

Quand à son fils, le vrai condamné, il fut libéré. L'orsque le *tchaouch* eut constaté, en comptant son troupeau, que le compte y était, il ne s'occupa plus du jeune homme et partit en le laissant parmi les spectateurs.

“ La justice du *tchaouch* ne vaut pas mieux que celle du *cadi* ! ” disais-je en me retirant.

Attendons la justice de Dieu ou, — ce qui vaut encore mieux pour nous, — sa miséricorde. *Amen* !

Berg

Des Pères

Le R. F.
Jérusalem,
mettre en
durant son
connaissanc
et intimes
leurs usages
d'autrefois,
Saints Livr
ment et pro

P ARM
au
pa

ASIE

Bergers et Bergeries de Judée

Par le R. P. LÉDERLIN

Des Pères Blancs, supérieur de Sainte-Anne à Jérusalem.

Le R. P. Féderlin, supérieur du Séminaire de Sainte-Anne à Jérusalem, a employé les loisirs forcés que lui imposait la maladie, à mettre en ordre et à rédiger quelques-unes des notes qu'il a recueillies durant son séjour de 25 années en Terre-Sainte. Grâce à sa parfaite connaissance de l'arabe, il a pu acquérir, dans ses relations fréquentes et intimes avec les indigènes, une expérience toute particulière de leurs usages. Ce sont ces usages d'aujourd'hui, restés identiques à ceux d'autrefois, qui lui servent ici à expliquer divers passages de nos Saints Livres relatifs à la vie pastorale. Ce travail sera lu avec agrément et profit.

AVANT-PROPOS

PARMI les images fréquemment employées par les auteurs sacrés, celles qui sont empruntées à la vie pastorale ont une place de choix.

Souvent le peuple élu est comparé à un troupeau de brebis, dont Jéhovah est le pasteur suprême. Rois et prêtres en sont les bergers, eux aussi.

Dans leur magnifique langage, les prophètes se servent de la figure du pasteur pour annoncer le Messie, le Rédempteur. Celui qui sera appelé " Agneau de Dieu " par Jean-Baptiste. Notre-Seigneur lui-même se définit le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. A plusieurs reprises. Il emprunte ses images à la vie des bergers pour nous donner de sublimes enseignements sur sa personne, son Église, et ceux qui la composent ou qui la régissent en son nom.

Les auditeurs du divin Maître comprenaient aisément les allusions faites à des scènes qu'ils avaient chaque jour sous les yeux : il n'en va pas de même pour les lecteurs de la Sainte Écriture étrangers aux choses de Palestine. Par exemple, que sont au juste les bergeries dont parle le Sauveur ? Qui est ce portier qui n'ouvre qu'au seul berger ? etc.

Tant que l'auteur sacré ne dépeint que des traits généraux se retrouvant dans toute vie pastorale, l'allusion est facile à saisir ; mais on se heurte à plus d'une difficulté quand il se réfère à des habitudes particulières.

Dans la pensée qu'une description du genre de vie des bergers palestiniens pourrait être de quelque utilité à beaucoup de personnes pieuses pour l'intelligence des textes bibliques, nous avons résumé en quelques pages les observations qu'il nous a été donné de faire sur place et durant de longues années. La Palestine doit à la configuration de son sol, à son climat spécial, à ses déserts, d'avoir conservé la plupart des habitudes auxquelles la Bible fait allusion :

pour ce q
geons, il e
passé.

Dans c
la vie pas
des textes
ries se rap

I. —

La Jud
dirigeant
entre eux
production

Le vers
rafraîchi p
abondance
Les ruines
ce versant
population
autres arb
la haute
moissons
des riches
chênes et
ombrage.

Bien qu
ait perdu

pour ce qui touche au point particulier que nous envisageons, il est certain que le présent reproduit exactement le passé.

Dans cette petite étude, nous traiterons spécialement de la vie pastorale parmi les fellahs palestiniens, la plupart des textes scripturaires relatifs aux bergers et aux bergeries se rapportant aux Juifs sédentaires.

I. — LA JUDÉE AU POINT DE VUE PASTORAL

La Judée est partagée par une ligne de montagnes, se dirigeant du nord au sud, en deux versants qui accusent entre eux des différences profondes sous le rapport des productions et du climat.

Le versant occidental, tourné vers la Méditerranée, est rafraîchi par la brise et les vents d'Ouest ; il reçoit en abondance les fortes pluies d'hiver ; son sol est très fertile. Les ruines d'innombrables localités prouvent que c'est sur ce versant, ainsi que sur la ligne de faite, qu'était établie la population la plus dense. Les oliviers, les figuiers et les autres arbres fruitiers surabondaient, avec la vigne, dans la haute montagne, ainsi que sur les pentes ; de blondes moissons couvraient les collines et les vallons à proximité des riches plaines de la Séphéla ou Philistie ; des forêts de chênes et de térébinthes couronnaient le tout de leur épais ombrage.

Bien que, depuis la dispersion du peuple juif, ce versant ait perdu les deux tiers de ses habitants, et que les cultures

y aient été considérablement réduites, il reste de beaucoup le plus peuplé et le plus productif.

Par contre, le versant oriental, incliné vers le Jourdain et la mer Morte, a été, de tout temps, beaucoup moins habité. La sécheresse de son climat ne permet les cultures que sur une étroite bande de terre longeant la ligne de partage des eaux et s'étendant sur une largeur moyenne de deux lieues. C'est dans cette zone des terres cultivées que s'échelonnent les villages. A part quelques plateaux élevés et quelques localités pourvues de sources, tout le reste des pentes orientales constitue une série ininterrompue de déserts montagneux.

La raison de cette aridité se trouve moins dans la nature du sol que dans le fait qu'il est directement exposé aux vents brûlants de l'est, et surchauffé par l'atmosphère torride qui règne dans la vallée du Jourdain et la dépression de la mer Morte.

Par sa nature même, cette partie de la Judée se trouve et s'est toujours trouvée plus spécialement convenir à l'élevage des troupeaux. Dès les temps les plus reculés, ses terres incultes ont été ainsi utilisées durant l'hiver et le printemps.

Nous lisons, en effet, dans la Bible, que David conduisait ses brebis dans les déserts situés à une lieue de Bethléem, et que les brebis d'Absalon pâturaient près d'Ephrem (*Taybeh*). Le texte sacré nous apprend encore que Nabal possédait des milliers de brebis dans les déserts de Ziph et de Maon et que le village de Thécué était surtout habité par des pasteurs, comme il l'est encore aujourd'hui.

Si les tr
nombreux
période by
partie nota
pasteurs no
La ruine
ayant rend
assez restre
depuis sen
pastorales r
que l'on re
que nous al

Il est peu
au moins qu
est souvent
guère les en
Parfois, le
berger comm
habitations,
soir. Selon l
l'intérieur d
avant de la r
Mais certa
troupeaux, r
parfois à pl
ries qui sont

Si les troupeaux des fellahs sédentaires ne sont plus aussi nombreux qu'ils l'étaient à l'époque juive, et même à la période byzantine, c'est que, depuis la conquête arabe, une partie notable des déserts de Judée a été accaparée par des pasteurs nomades, bédouins et semi-bédouins.

La ruine de nombreuses localités du versant occidental ayant rendu incultes de vastes étendues de terrain, l'élevage assez restreint, dans cette région, à l'époque juive, s'y est depuis sensiblement développé. Toutefois, les habitudes pastorales ne s'y présentent pas avec les traits particuliers que l'on rencontre dans les déserts du versant oriental, et que nous allons étudier tout à l'heure.

* * *

Il est peu de fellahs des villages de l'Est qui ne possèdent au moins quelques chèvres et quelques brebis. La garde en est souvent laissée à de jeunes garçons qui ne quittent guère les environs du village.

Parfois, les petits propriétaires confient leurs bêtes à un berger commun qui, le matin, passe devant les diverses habitations, rassemble chèvres et brebis, et les ramène le soir. Selon les saisons, chacun renferme ses bêtes, soit à l'intérieur de son logis, soit dans une enceinte située en avant de la maison.

Mais certains fellahs possèdent en propre d'assez grands troupeaux, résidant tantôt au désert, tantôt au village, et parfois à plusieurs journées de marche : ce sont ces bergeries qui sont surtout intéressantes à connaître.

Un vrai troupeau (*ráoua*, pl. : *ráouát*) compte de cent à deux cents têtes de petit bétail ; dans ce cas brebis et chèvres ne forment généralement qu'une seule agglomération. Les brebis sont désignées par le nom de *bayad* (les blanches), les chèvres par celui de *samar* (les noires). Le menu bétail est désigné d'une manière générale par le nom collectif de *ghenem*, pl. *ghenemat*. Quand le troupeau est plus considérable, il est dit *qéti* : il ne comprend alors ou que des brebis ou que des chèvres.

* * *

Pour subsister, les troupeaux de Palestine broutent les herbages, les plantes, les buissons et les broussailles qui poussent spontanément.

De janvier à mai ils ont généralement de bons pâturages, et passent la nuit dans les grottes ou les bergeries du désert. Puis, durant deux ou trois autres mois, ils trouvent de quoi se sustenter plus ou moins dans les champs récemment moissonnés et les terrains laissés en jachère. On les réunit alors chaque soir, soit dans les champs, soit aux villages, dans les clôtures situées en avant des maisons.

Mais après ?... Après, c'est la misère.

A voir ces pauvres bêtes parcourir des pentes rocailleuses brûlées par le soleil, on se demande ce qu'elles y peuvent tondre, et comment elles arrivent à subsister. Elles vivent cependant : car ces brebis et ces chèvres de Judée sont capables de supporter un régime qui ferait périr rapidement leurs congénères d'Europe. A défaut des herbes disparues,

elles
tiges
rent l
Souve
surpre
racine
En
figuier
de la 1
Dan
sent et
C'es
plus à
sur le
à l'ent
les bor
mange
Il en es
Dans
soit en
sailles
Quan
priétair
remplis
ensembl

elles broutent le *gech* (le chaume), puis les feuilles et les tiges desséchées d'innombrables chardons, enfin elles dévorent les maigres buissons qui croissent sur les plateaux. Souvent, durant la longue période de sécheresse, on les surprend à creuser le sol avec le pied pour déchausser une racine ou découvrir un tubercule.

En novembre et décembre, il ne reste que les feuilles de figuier, et quelques rares plantes qui ont germé sous l'action de la rosée.

Dans les années de vraie disette, brebis et chèvres périssent en grand nombre.

C'est alors que, les pentes du versant oriental ne suffisant plus à l'entretien des troupeaux, les bergers vont s'établir sur le versant occidental, et sur les collines qui se trouvent à l'entrée des plaines de Philistie. D'autres s'installent sur les bords de Fara, à l'Orient de Naplouse, où les brebis mangent les feuilles du zizyphus (*Ziziphus spina Christi*). Il en est enfin qui poussent jusque dans la Pérée.

Dans tous ces cas, troupeaux et bergers passent la nuit, soit en rase campagne, soit dans des enceintes de broussailles épineuses.

II. — LE BERGER ET LE MERCENAIRE

Quand il s'agit d'un troupeau appartenant à un seul propriétaire, ce sont généralement les fils de ce propriétaire qui remplissent le rôle de bergers. Le plus souvent ils sont deux ensemble, dont un au moins a l'expérience nécessaire pour

porter le poids de la responsabilité qui lui incombe. Les garçons se succèdent dans cet office à mesure qu'ils avancent en âge.

Quand le maître du troupeau n'a pas beaucoup de terres de labour et qu'il est encore jeune, il conduit lui-même ses brebis, aidé de l'un de ses enfants. La plupart des fellahs, en se remémorant leurs jeunes années, peuvent donc dire comme David parlant du roi Saül : " Lorsque je faisais paître le troupeau de mon père. . . "

Mais il arrive souvent qu'en outre de son troupeau le fellah aisé possède des terres qui réclament tous ses soins. Il confie alors ses bêtes à un berger de profession (*raï*, pl : *rayan*), auquel il adjoindra ordinairement un de ses garçons.

Lorsque Jessé envoya son plus jeune fils au camp d'Israël pour prendre des nouvelles de ses frères aînés, le texte sacré nous dit que David était au désert avec un berger de profession.

Ce berger de profession est choisi, soit parmi les fellahs, soit de préférence parmi les nomades, réputés à juste titre pour être les meilleurs pasteurs.

Pour engager son homme, le propriétaire se rend à un campement de nomades, et débat les conditions soit avec un père de famille soit avec le candidat désiré, s'il est marié et maître d'une tente.

Le contrat est verbal et passé habituellement pour un an. Le maître du troupeau doit verser une somme convenue, variable, selon qu'il s'engage ou non à nourrir son berger. En outre, il est tenu de lui fournir deux robes et deux paires de souliers. Souvent aussi, en vertu du contrat, le berger a

droit à un
à naître d

De son
et le *cheik*
s'il était s
duire sur
bles ; il ré
de la breb
moins qu'i
il a consci
une brebis
se disculp
portant d'
du fauve.

Une fois
ses devient
infidèle à s
renté. En f
fession s'at
s'il en était
n'est guère
prospérer. L
que comme
dit que " l
parle aussi
troupeau. E
payé, il im
proprement
connaître.

droit à une certaine part sur les agneaux et les chevreaux à naître dans l'année.

De son côté, le berger s'engage devant son père, ses alliés et le *cheikh* (chef de tribu), à s'occuper du troupeau comme s'il était sa propriété. Il donne sa parole de ne point le conduire sur un terrain où croîtraient des herbes réputés nuisibles ; il répond des bêtes et est tenu de rembourser le prix de la brebis ou de la chèvre qui viendrait à disparaître, à moins qu'il ne puisse prouver que, pour éviter ce malheur, il a consciencieusement fait tout son devoir. Par exemple une brebis a-t-elle été tuée par un loup, le berger doit, pour se disculper, présenter si possible la peau de cette brebis portant d'une manière caractéristique l'empreinte des crocs du fauve.

Une fois le contrat passé, la fidélité à en observer les clauses devient une question d'honneur pour le berger : s'il était infidèle à sa parole, la honte en rejaillirait sur toute sa parenté. En fait, sauf de très rares exceptions, le berger de profession s'attache au troupeau dont il prend la garde, comme s'il en était le maître. Ayant droit à une part des produits, il n'est guère moins intéressé que le propriétaire à le faire prospérer. De son côté, le propriétaire traite son berger presque comme un membre de sa famille. Quand Notre-Seigneur dit que " le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ", il parle aussi bien du berger de profession que du maître du troupeau. Et, en effet, quoique le berger de profession soit payé, il importe de ne pas le confondre avec le *mercenaire* proprement dit, ou berger d'occasion, que nous allons faire connaître.

• • •

Le propriétaire qui ne peut accidentellement s'occuper de son troupeau, soit par lui-même, soit par un de ses fils assez avancé en âge, engage donc un berger.

Mais le berger de profession vient parfois lui-même à manquer, par maladie ou par mort occasionnée au cours d'une rixe.

C'est alors que le propriétaire sera le plus souvent obligé de recourir pour un certain temps à un berger provisoire ou d'occasion. Mais, dans les villages comme parmi les nomades il n'y a guère que de très pauvres gens à accepter une situation aussi précaire ; le berger d'occasion n'a aucun droit sur les agneaux à naître ; il sait qu'il sera remplacé dès que faire se pourra ; il n'est pas lié par un contrat ferme. Dans de telles conditions, on comprend que ce remplaçant, ou *mercennaire* proprement dit, se soucie très peu des intérêts du propriétaire. Il se bornera habituellement au strict nécessaire, il ne se dépensera guère pour soigner les bêtes malades ; il ne risquera pas sa vie pour défendre le troupeau.

J'ai connu des localités, où des bergers d'occasion ne se gênaient pas pour partager avec des voleurs le prix ou la chair des bêtes volées grâce à sa complicité. Quand les propriétaires leur demandaient compte des disparues, ils inventaient des histoires extraordinaires, et, comme ils ne possédaient rien, on ne pouvait les obliger à restituer la moindre obole.

Ainsi lisons-nous dans le saint Evangile : " Lorsque le

mercennaire
qui les br
laisse là les
perse le tro
mercennaire

Il ne fau
mais il n'es
fonde entre
fession.

Nous par
ses occupa
mots sur l'
désert, dur

III.

La saison
de *rebi* (her
En Judée
de janvier a

Quand de
ne tarde pas
avance nota
cembre, ou a
de troupeau
nourrir leur
si l'herbe p

mercenaire, c'est-à-dire celui qui n'est pas pasteur, celui à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, il laisse là les brebis et prend la fuite, et le loup ravit et disperse le troupeau. Or, le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il n'a nul souci des brebis. ”

Il ne faudrait pas voir un voleur dans tout mercenaire ; mais il n'est que trop vrai qu'il existe une différence profonde entre sa vigilance et le dévouement du berger de profession.

Nous parlerons plus loin de la personne du berger et de ses occupations journalières ; auparavant, disons quelques mots sur l'installation des troupeaux dans les bergeries du désert, durant la période par excellence de la vie pastorale.

III. — LE *rebi*, OU PRINTEMPS PALESTINIEN.

LES TROUPEAUX AU DÉSERT.

La saison que nous nommons le printemps porte le nom de *rebi* (herbe nouvelle) en Palestine et chez les Arabes.

En Judée, elle dure environ quatre mois, des derniers jours de janvier aux premiers jours de mai.

Quand de fortes pluies sont tombées en novembre, l'herbe ne tarde pas à lever dans le désert, où la végétation a une avance notable sur celle de la montagne. Dès la fin de décembre, ou au commencement de janvier, les propriétaires de troupeaux sont aux aguets. Ne sachant plus comment nourrir leurs bêtes, ils vont inspecter les solitudes et juger si l'herbe pousse drue. Enfin, la joyeuse nouvelle court à

travers les villages : " A tel endroit il y a du *rebi* ; à tel autre, le *rebi* rassasie les bêtes ! "

Chacun fait alors ses préparatifs pour aller séjourner au désert. Selon l'abondance des pâturages, on y restera de deux mois et demi à trois mois. Les vieux parents garderont la maison avec les filles et les petits enfants ; quand au maître du troupeau, il ira avec sa femme et ses grands garçons s'établir dans une bergerie.

Le mobilier à transporter n'est pas très encombrant : deux ou trois nattes ou tapis en laine, quelques chaudes couvertures pour la nuit, un grand plat creux en bois pour pétrir la pâte et servir le repas de la famille, deux ou trois écuelles en bois ou en terre, un gros pot de terre pour cuire les aliments, des outres pour le lait et la confection du beurre, un sac en peau de brebis contenant du froment, une meule à bras, une petite provision de riz et de lentilles, un peu d'huile rance, une ou deux pioches pour arracher les buissons de *netesch* (*poterium spinosum*) qui servent de combustible, parfois une tente, et c'est tout.

Ceux qui vont partir sont au comble de la joie. Brebis et chèvres, amaigries par les privations de l'hiver, vont pouvoir se refaire. Les brebis vont bientôt mettre bas, et les hôtes de la bergerie auront en abondance du lait frais et du *leben* (lait caillé) ; puis, au fur et à mesure que la végétation se développera, les fellahs ajouteront à leur pauvre ordinaire une foule de plantes. Enfin, malgré les pluies et les orages de la saison, au désert il fait plus chaud qu'au village ; il y a moins de nuages que dans la montagne ; le soleil s'y montre en roi.

Elle
chant c
luxuria
Psalmis
au reto

Pour
d'une ter
que gro
d'abris n
est tout

Il est
proximit
dans la c
Les pr
champs d
cultures

Elle est belle, la solitude, quand sur les plateaux, au penchant des collines comme au fond des vallées, s'étale la luxuriante parure des herbes et des fleurs nouvelles. Le Psalmiste connaissait bien cette jubilation du pays de Judée au retour du printemps quand il s'écriait :

Les pâturages du désert sont abreuvés ;
Les collines se revêtent d'allégresse ;
Les prairies se couvrent de troupeaux,
Et les vallées se parent d'épis.
Tout se réjouit et chante !

IV. — LES BERGERIES

Pour son séjour au désert, le fellah se sert rarement d'une tente : il préfère s'installer avec ses bêtes dans quelque grotte. La Palestine possède, d'ailleurs, une multitude d'abris rocheux, et le versant oriental dont nous parlons en est tout particulièrement pourvu en abondance.

* * *

Il est bon toutefois de distinguer les grottes situées à proximité des villages, de celles qui se trouvent au loin dans la campagne ou dans le désert lui-même.

Les premières se rencontrent dans les vignobles et les champs de figuiers, ou bien sur l'emplacement d'anciennes cultures disparues depuis des siècles. Cette catégorie de

refuges servait autrefois et sert encore aujourd'hui à remiser les bêtes à cornes et les ânes à l'époque des fruits. C'est, en effet, la coutume que les propriétaires de vignes et de figuiers aillent, de fin de juillet à fin octobre, s'installer au milieu de leurs champs avec leur famille. Ils passent la nuit dans des huttes de branchages établies sur le sol ou au-dessus des tours de garde. Quant à la vache, au bœuf et à l'âne, on les renferme sous un abri rocheux : une mangeoire de terre glaise, pétrie avec de la paille hachée, est aménagée contre la paroi du fond. C'est dans une grotte de ce genre, située à quelque pas de Bethléem, que Notre-Seigneur a voulu naître.

De nos jours, il faut ajouter à cette première catégorie d'étables nombre d'antiques citernes éventrées, une multitude de chambres sépulcrales, et des pressoirs à huile remontant à l'époque de la domination juive.

Quant aux grottes ayant appartenu à des localités ou à des vignobles ruinés depuis des siècles, on peut les ranger parmi les étables de la seconde catégorie, de beaucoup la plus importante, elles servent, en effet, de bergeries.

* * *

De tout temps les cavernes situées à l'extrémité des terres cultivées, ou dans le désert même, sont destinées à loger les troupeaux durant la période du *rebi*.

On peut les classer en trois variétés distinctes.

Il y a d'abord les grottes proprement dites. Elles sont

creusées
coup sou
L'entrée
de la voûte
pacte, ces
tesques. I
par les b
vent conte
Une dev
arqan : ve
creusé dan
superposés
routqa (pl
L'araq
élevé sous
treintes, il
des vents f
Une tro
chute). Le
torrent de
L'accès en
y parvient
rare : un de
sur un torr
el-Kelt, à tr
Tous ces
il en est qu
creusés ou a
Chaque g

creusées dans le calcaire friable dit *nari*, et varient beaucoup sous le rapport des dimensions et de la profondeur. L'entrée est plus ou moins large, selon le degré de solidité de la voûte. Quand la roche qui sert de voûte est très compacte, ces grottes peuvent atteindre des proportions gigantesques. Il en est au désert de Béthaven qui sont utilisées par les bergers de Rimmon et de Deir-Diouan, et qui peuvent contenir plusieurs centaines de brebis et de chèvres.

Une deuxième espèce d'abri rocheux se nomme *araq* (pl. : *arqan* : veine, filon). Comme son nom l'indique, cet abri est creusé dans du calcaire friable, entre deux bancs de silex superposés. Dans le désert de Juda, il est parfois nommé *routqa* (pl. : *retaq*).

L'*araq* est généralement plus large que profond, et peu élevé sous voûte. Presque toujours de dimensions assez restreintes, il regarde l'est ou le sud ; c'est dire qu'il est à l'abri des vents froids du nord et des pluies de l'ouest.

Une troisième variété porte le nom de *sedd* (digue, chute). Le *sedd* est établi au travers du lit desséché d'un torrent de montagne, entre deux seuils formant escalier. L'accès en est difficile, soit par le haut soit par le bas : on y parvient par un des côtés. Ce genre de bergerie est très rare : un des plus intéressants spécimens est le *Sedd-es-stih*, sur un torrent situé à peu de distance au nord de l'*Ouad-el-Kelt*, à trente-cinq minutes ouest de Jéricho.

Tous ces abris divers remontent à une haute antiquité : il en est qui sont naturels ; mais la plupart ont dû être creusés ou agrandis avant l'occupation juive.

Chaque grotte ou *araq* a son nom propre, comme dans

toute la région, et appartient pour une saison au premier occupant. Le sol primitif s'est parfois passablement exhaussé par suite de l'accumulation du fumier ; la voûte et les parois sont habituellement recouvertes d'une épaisse couche de suie.

Dans la vallée du Jourdain, et durant la saison des pluies, les fellahs sédentaires abritent leurs troupeaux, à défaut des grottes situées à la lisière de la montagne, dans des enceintes de briques séchées au soleil et situées en avant des maisons, ou bien dans des parcs formés avec des branches épineuses entassées jusqu'à 1 m. 50 de hauteur. Dans ce dernier cas le propriétaire loge sous une tente établie à l'intérieur.

Une ou deux fois l'Écriture mentionne des *tours de troupeaux*. Manifestement il faut entendre par ce terme des amas de pierres du haut desquels les bergers surveillaient le troupeau. Ces tours ne paraissent pas avoir été nombreuses dans la montagne. De nos jours les pâtres de la Séphéla se servent encore de ce genre d'observatoire, lorsqu'ils passent la nuit en rase campagne. On peut en voir non loin d'Amoas.

Chez les nomades, et en hiver, les brebis sont parquées pour la nuit au milieu du campement : elles sont protégées par les tentes de la tribu disposées à l'entour en parallélogramme, et gardées par des chiens. Les chèvres prennent place à l'endroit spécial qui leur est réservé dans les tentes.

(A suivre).